

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 26

MONTREAL, 1 DECEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS

PRIS AU PIÈGE



Adeline.—Tu sais Edouard tu aurais pu te dispenser de tremper ton pied dans la boue : c'est vieux jeu.

Edouard.—???. . . .

Adeline.—Tu vas encore me dire : Petite sœur faut que j'aïlle au club me faire cirer. (Ça t'ennuie donc bien de sortir avec moi ?

Edouard.—Mais non, mais non.

Cireur de bottes (qui a tout entendu).—Alors, m'sieu tournez-vous, ça vous coûtera moins cher qu'au club.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 1 DÉCEMBRE 1894



Voir la chronique de POMPONNETTE à la page 6.

Une vérité ne peut courir le monde sans être défigurée.

La bonne société n'est pas toujours la meilleure société.

Vos amis vous aperçoivent d'autant plus loin que vous êtes plus riches.

Ce qu'un homme pense qu'une femme pense de lui est à cent lieues de la vérité.

Puisque le mariage est une loterie, pourquoi le gouvernement ne l'interdit-il pas ?

L'ouverture d'une saison est toujours suivie de l'ouverture des porte-monnaies des maris.

Comble de la pénitence pour une blanchisseuse : Repasser ses péchés et en passer les conséquences.

S'il est agréable de parler du bon vieux temps, il est préférable de vivre dans le temps présent.

C'est quand un homme s'aperçoit que la chaise sur laquelle il voulait s'asseoir n'y est plus qu'il croit le plus fermement à l'attraction du centre de la terre.

Dans une valse ordinaire une personne parcourt en moyenne une distance d'un demi-mille. Combien de jeunes filles se lamentent pourtant, lorsqu'elles ont un quart de mille à faire pour visiter une vieille tante.

Petit dictionnaire fin-de-siècle :
Aveugle. — Infirmes qui ne manque pas de chien.
Budget. — Une revue de l'année prochaine, avec beaucoup de couplets de factures.
Charinettiste. — Avale anche.
Diplomate. — Doreur pour pilules.
Echéance. — Excellent procédé pour faire passer plus vite les semaines et les mois à ceux qui trouvent le temps long.

SAGES PAROLES



—Eprenez-moi, ou je me jette à l'eau.
—Non, je n'épouserai pas un fou comme vous...
—Fou ? pourquoi ?
—Quand on désire tant se marier, on est fou.

MOTS D'ENFANTS

Petit Paul : —Maman, je viens de grimper sur le grand arbre du jardin.

—Comment, petit polisson ! Et ta culotte... ?
Petit Paul, (avec fierté) : —Ma culotte aussi ! !

L'autre jour, notre ami Babylas, historien de dix ans, faisait en ces termes, à son petit frère, le récit de la découverte de l'Amérique :

“Le roi d'Espagne dit un jour à Colomb :

—“Pourquoi ne vas-tu pas découvrir l'Amérique ?

—“Mais j'irai, Sire, si Votre Majesté veut bien me donner un vaisseau.

“Il obtint le vaisseau et partit.

“Après une longue traversée, le pilote dit à l'illustre navigateur :

—“Colomb, j'aperçois la terre.

—“Ce doit être l'Amérique.

—“Est-ce bien certain ?

—“Rien de plus simple que de s'en assurer. Je vois sur le rivage des indigènes nous allons les interroger.

“Descendre dans une chaloupe et se diriger vers les sauvages fut l'affaire d'un instant.

—“Hé ! là-bas ! s'écrie Colomb, est-ce ici l'Amérique ?

—“Parfaitement, répondit le sauvage.

—“Et vous êtes tous Américains, je suppose ?

—“En effet, nous le sommes.

—“Et toi, s'informe le grand chef, serais-tu Christophe Colomb ?

—“Tu l'as deviné.

“Alors le grand chef des indigènes se retournant vers ses camarades :

—“Mes amis, il n'y a pas à se le dissimuler, nous sommes découverts !”

LA FEMME MODERNE



—Tu sais Georges, si je ne suis pas rentrée à onze heures ; tu peux te coucher j'ai mon passe-partout.

LES PRIMES DU “SAMEDI”

Dans sa dernière circulaire, LE SAMEDI annonçait à ses lecteurs qu'il leur offrirait des primes, comme le font aujourd'hui presque tous les grands journaux illustrés des Etats-Unis et de l'Europe.

Ces primes consisteront en objets d'utilité et de fantaisie achetées des premières fabriques dans des conditions exceptionnellement avantageuses et livrées aux lecteurs du SAMEDI, quand ils sont vendus aux prix du fabricant.

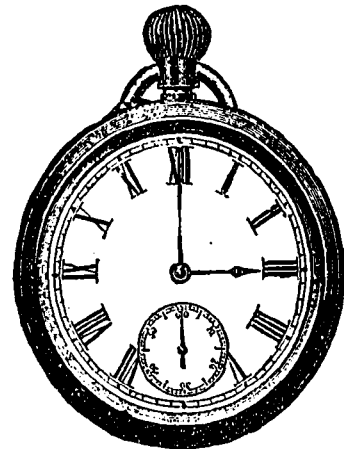
LE SAMEDI commence ce service de primes par les articles suivants :

PRIMES POUR LES ABONNES

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.

A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnés nouveaux (abonnements de 6 mois), LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.



PRIMES POUR LES ACHETEURS AU NUMERO

Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera à la page 11, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 1 trou en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Tout acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinglette d'une valeur de \$2.00.

Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

L'ARAIGNÉE ET LE VER A SOIE

L'araignée en ces mots raillait le ver à soie :
“Mon Dieu ! que de lenteur dans tout de ce que tu fais !
Vois combien peu de temps j'emploie
A tapisser un mur d'incombrables filets.

—Soit, répondit le ver, mais ta toile est fragile :
Et puis à quoi sert-elle ? à rien.

Pour moi, mon travail est utile ;
Si je fais peu, je fais bien.” (LE BAILLY.)

TOUT S'EXPLIQUE

Deux jeunes femmes passaient sur la rue Sainte-Catherine.

—J'ai quarante-cinq enfants, dit la première.

—Moi j'espère après le jour de l'an en avoir cinquante-sept.

Et les deux jeunes filles entrèrent dans l'école où elles faisaient la classe.

UN DÉRIVATIF

Dr Pillnoir. — Cet animal de Crackamor fait une fortune avec sa nouvelle drogue pour guérir les rhumatismes.

Dr Saignefort. — Guérir les rhumatismes ! mais c'est une atroce blague.

Dr Pillnoir. — Parfaitement ; mais il rend ses clients si malades qu'ils en oublient leur première maladie.

UNE DÉFINITION

Madame. — Jacques, le journal annonce que la nouvelle actrice dira un monologue entre le deuxième et le troisième acte ; qu'est-ce que c'est qu'un monologue ?

Monsieur. — Un monologue, c'est ce que j'ai à entendre pendant trois quarts d'heure environ, lorsque je rentre le soir un peu plus tard que d'habitude.

UN MONSIEUR

(Scène de campagne)

Le 27 avril 188..., à neuf heures six minutes du matin, Françoise Burdinet, âgée de quarante-six ans, cuisinière, femme de chambre et lectrice chez M. Dudeval, rentier, demeurant à L..., rue Neuve-du-Commerce, No. 26, entra, comme un coup de vent, dans une élégante petite salle basse où Madame Dudeval et sa fille prenaient leur premier déjeuner.

—Madame!... Madame!... il vient de descendre, à l'hôtel du *Pigeon d'Or*... un monsieur!

—Un monsieur?

Et tout le monde courut à la fenêtre, pour jeter vite un regard à travers la mousseline du rideau.

Le *Pigeon d'Or* représentait, du moins à cette époque (depuis notre état de décadence l'a, hélas! bien changé), le nec plus ultra, le summum, l'idéal, du genre hôtel comme il faut.

Je n'ai pas le loisir de m'étendre ici sur ses extraordinaires mérites, non plus que sur ceux de l'honnête M. Dumins, son propriétaire: je mentionnerai seulement la façon d'une recherche,

Je ne sais si l'on a bien saisi le sens, la portée exacte, de cette expression: un monsieur!

Sans doute, le *Pigeon d'Or* recevait quotidiennement des clients d'importance: à chaque arrivée du train, le dessus du panier, si l'on veut, descendait dans cette maison d'ordre et de bonne tenue; mais ce dessus là était ordinairement composé de négociants, de voyageurs de commerce très distingués, d'hommes d'affaires, de dames respectables ou de rentiers en villégiature. Vous sentez donc la différence; le voyageur dont il s'agit n'était plus du tout du même genre: c'était... enfin, un monsieur!... Puisque l'on a compris, je continue mon histoire.

Vers dix heures un quart, il sortit de l'hôtel et prit la rue, en se dirigeant du côté de la campagne.

Il avait changé de vêtements. Ce n'était encore qu'une tenue de voyage, ou de promenade, mais d'une élégance! d'un goût! depuis le gracieux chapeau gris de perle, jusqu'aux minces souliers lacés, à pointe fine et légèrement arrondis.

Il paraissait vingt-huit à trente ans.

Il marchait, la tête haute sans affectation, avec un air doux et noble à la fois. Il portait un jonc à pomme dorée de la main droite, et tenait dans la main gauche un cigare.

M. Dudeval, mais je me trompe fort, ou il y a du mariage là-dessous.

—Je ne puis rien dire, répondit l'hôtelier en clignant de l'œil et souriant avec finesse.

Au fond, "je ne puis rien dire," signifiait qu'il ne savait rien; car le voyageur n'avait ouvert la bouche que pour commander son repas. Mais M. Dumins adorait se donner des airs d'homme de confiance.

Un autre voisin survint, peu après, et obtint la même réponse.

A midi moins vingt, on dressa le couvert, dans un angle du perron, au milieu des arbustes. Depuis plus de deux ans, pareille chose ne s'était vue: c'était un honneur réservé aux personnages.

—A midi précis (quelle exactitude pour un jeune homme!) le voyageur se mit à table.

Se doutait-il, que dans ce même moment, à l'abri des persiennes mi-closes, des yeux attentifs, appartenant à des personnes dont quelques-unes pouvaient passer pour très séduisantes, observaient son moindre geste?... En tout cas, il était fort habile et maître de lui; car, pas une fois, il n'éleva le regard dans cette direction, et son attitude était d'un naturel adorable et d'une gracieuse simplicité. S'il avançait la main pour se servir, s'il élevait seulement son verre... Mais à quoi bon entrer dans ses détails? tout peut se résumer en une phrase: c'était le modèle de l'élégance et du bon ton.

Au reste, n'avait-il pas toutes les délicatesses? Une circonstance de plus était là pour le prouver.

Deux diligences faisaient alors simultanément le service des chemins de fer: la *Romanaise*, bien ancienne voiture, simple, mais convenable, à laquelle les gens comme il faut conservaient, malgré tout, leur pratique; et une autre, récemment établie, la *Concurrence*, qui pouvait, avec sa peinture neuve et ses chevaux fringants, attirer l'œil davantage, mais dont l'administration et la clientèle n'était pas du meilleur goût. Eh bien! il avait pris la *Romanaise*!

Ce n'était rien, et pourtant cela avait été remarqué.

Maintenant, le fait prenait des proportions énormes. Les commentaires étaient d'autant plus nombreux et variés que l'on ignorait absolument pour qui était cette visite, et qu'elle pouvait s'appliquer à l'une aussi bien qu'à l'autre des quelques personnes notables de l'endroit.

Quoi qu'il en fût, on préparait en grande hâte les toilettes pour l'heure de la musique dont c'était précisément le jour: le jeune inconnu s'y rendrait sans doute, et il était même plus que probable qu'il avait choisi le jeudi pour ce motif.

Vers deux heures moins cinq, après être resté quelques instants à l'intérieur de l'hôtel, le jeune homme se montra de nouveau sur la terrasse.

Il alluma un second cigare, descendit lentement les quatre marches, fit quelques pas sur le trottoir, jeta un regard vague dans la voiture publique, la *Concurrence*, qui stationnait là, prête à partir, et, tout à coup, il franchit d'un pas le marche-pied, s'assit tranquillement sur la banquette de droite, et attendit.

Un moment, on crut qu'il faisait cela, comme cela, par fantaisie, par désœuvrement, pour voir, sans but, enfin... Mais non: le dernier coup de cloche retentit, le postillon agita son fouet, la patache se mit en branle et descendit la rue Neuve-du-Commerce à fond de train.

On n'entendit plus jamais parler de lui.

PU. RUDOLPHE.

Les oies atteignent souvent l'âge de cinquante ans, annonce gravement un grand confrère; ce n'est pas une nouvelle pour les habitués de restaurants ou de maisons de pension.

QUE VOULAIT-IL DIRE ?



Elle.—Vous avez dû bien vous ennuyer avec une voisine comme moi, pendant le dîner? Voyez-vous, c'est que je ne suis pas du tout spirituelle.

Lui.—On me l'avait dit, mais je n'avais pas voulu le croire.

véritablement supérieure, dont on avait disposé l'entrée de cette remarquable maison. Ce n'étaient que quatre marches, et une petite terrasse rectangulaire, agrémentée de quelques fleurs; mais, quel ton! quelle manière, dans la réunion de ces simples choses! En posant le pied sur la première marche, déjà une satisfaction particulière vous gagnait; arrivé sur la terrasse, il semblait que l'on ne fût plus, pour ainsi dire, le même homme: on croira qui veut, il se produisait là une espèce d'émotion, un bien-être, un charme, que personne n'expliquera jamais.

M. Dumins, dans son intelligence digne et grande, appelait modestement cela: le perron, laissant au voyageur émerveillé le soin de comprendre ce que renfermait ce simple mot.

Or, cette partie de la rue Neuve-du-Commerce était, à part les jours de fête, le seul coin gai et vivant de la petite cité de trois mille âmes où nous transportons le lecteur. Heureux les rares privilégiés, les notables, qui, ainsi que la famille Dudeval, avaient vue sur la façade du *Pigeon d'Or*.

Mais, laissons pour un instant tout cela, et revenons à l'événement du jour.

Hélas, oui! il fumait.

Le premier mouvement était de regretter chez lui cette mauvaise habitude; mais il suffisait d'avoir regardé un instant, de distinguer seulement comment il tenait son cigare, — et que ce cigare était des plus fins et des plus exquis, — pour trouver que ce qui était défaut chez les autres, ajoutait à sa personne une élégance et un charme de plus.

Comme l'on pense, non seulement chez M. Dudeval, mais dans les maisons voisines, chacun de ses mouvements était suivi et noté avec soin.

Il s'arrêta devant quelques magasins, regardant les étalages avec un air, en apparence, indifférent, puis il s'engagea dans une avenue latérale.

* * *

En allant prendre son absinthe, M. Dudeval saisit le moment où le maître d'hôtel était sur sa porte, et, après un bonjour, il amena adroitement cette question:

—Qu'est-ce donc que ce monsieur qui est descendu chez vous, ce matin?

—Un jeune homme bien distingué, dit d'un air grave M. Dumins.

—Je ne sais pourquoi j'ai cette idée, ajouta

* * *

SAISON MANQUÉE



—Maintenant que vous avez gagné votre procès, vous pouvez aller en Europe.
—Oh ! non, hélas ! il nous a coûté trop cher ; mais notre avocat s'embarque samedi.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Deux sourds-muets causent par gestes, et, tout à coup, éclatent de rire.

—Sans doute l'un d'eux aura fait à l'autre une nouvelle... à la main, remarque Calino.

Nos fils :

—Quelle sera ta profession, mon enfant ? Il est temps d'y songer ; tu vas avoir tes dix-sept ans.

—Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen, papa, d'entrer comme apprenti chez un rentier ?

Deux Marseillais jouent au bégique chinois. L'un d'eux compte ses points avec une vélocité extraordinaire.

—Prends garde, dit l'autre, tu pourrais te tromper.

—Me tromper !... C'est tout à fait impossible. J'ai essayé et je n'y suis pas parvenu.

En principe, Alexandre Dumas tutoyait tout le monde, sauf Porcher, le marchand de billets, qui se montrait affecté de ne pas être traité par le grand écrivain avec la familiarité qu'il prodiguait à ses amis. Un jour, Porcher s'arma de courage :

—Monsieur Dumas, dit-il, j'ai un service à vous demander.

—Voyons, mon cher maître, que me voulez-vous ? fit l'écrivain.

—Je voudrais être tutoyé par le plus grand homme de mon temps.

—Eh bien ! mon cher Porcher, prête-moi cinquante louis !

Roqueplan avait une profonde aversion pour les femmes fardées.

Un de ses amis lui vantait les charmes d'une jeune figurante du corps de ballet qui désirait entrer au théâtre des Variétés, dont Roqueplan était à ce moment le directeur. Après que l'auteur de "Parisine" eut reçu la jeune femme, l'ami lui demanda comment il la trouvait.

—Hum ! répliqua Roqueplan.

—Cependant, elle a un teint adorable.

—Un teint ? Tu veux dire une teinture !

Une dame, toute seule dans son compartiment, se précipite tout à coup sur la sonnette d'alarme et la tire frénétiquement.

Le chef de train accourt.

—Qu'avez-vous, madame ? Un attentat ? Vous êtes souffrante ?

—Non, mais quand je suis seule... j'ai peur !

Chez un marchand de parapluies ?

"C'est ici qu'on recouvre les parapluies !

—Oui, monsieur ; qu'y a-t-il pour votre service ?

—Voici : on m'a pris le mien, hier soir, au restaurant ; pourriez-vous me le faire recouvrir pour demain ?"

Au four crématoire du Père-Lachaise :

—Sapristi ! fait un assistant impatienté, cette incinération n'en finit pas.

—Ah ! dame ! vous savez, dit un autre, le défunt était, comme on dit, un vieux dur à cuire !

On parle aussi d'un vieux mathématicien, sourd de l'oreille droite.

—Je ne connais pas un homme qui sache au tant de choses.

—Tiens ! il est tout simple qu'il soit documenté : ce qui lui entre par une oreille ne lui sort pas par l'autre.

Calino apprend qu'un grand médecin, le docteur Z..., vient de mourir subitement.

"Voilà, dit Calino, qui ébranle complètement ma confiance ; je vous jure bien que je n'irai plus demander la moindre consultation au docteur Z..."

SERVIE A SOUHAIT

Madame Electeur. — La mission la plus élevée pour la femme est de se consacrer à la suppression des abus criants qui déshonorent notre époque.

Son mari. — Parfaitement ; suis de ton avis ; si tu commençais par faire taire nos charmants jumeaux qui vont s'étrangler en hurlant si tu continues ton discours.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

(Pour le SAMEDI)

L'enfant s'en allait tranquillement une lettre à la main.

Passant devant un des poteaux peints en rouge, pour indiquer aux intéressés la boîte des alarmes du feu, il s'arrêta pour se délecter de la vue du vermillon civique.

Une bonne âme, comme ils s'en trouvent toujours à point quand on n'en a pas besoin, s'arrêta devant l'enfant.

—Qu'est-ce que tu fais là, mon enfant, devant cette boîte ?

—Je regarde.

—Tu sais ce n'est pas une boîte aux lettres ; si tu mettais ta lettre là dedans. — Pshitt, elle s'en irait droit à la station et les pompiers sortiraient. Tu sais faut faire attention.

—Je connais ça.

—Non, tu connais pas ça ; c'est très dangereux pour les enfants. Viens avec moi, de l'autre côté de la rue, je vais te montrer une boîte aux lettres.

L'enfant suivit son mentor, qui, arrivé devant la boîte, prit la lettre et la jeta dedans.

—Tu vois, c'est pas plus difficile que cela. La prochaine fois que tu auras une lettre à mettre à la poste tu...

—Mais, hurla l'enfant, je ne voulais pas mettre de lettre à la poste.

—Hein ! Pourquoi ?

—Parce que c'est une lettre que m'aman écrivait à une grosse dame pour lui dire qu'elle ne pouvait pas aller laver chez elle demain ; s'pèce de grand imbécile, n'y a pas de nom sur l'enveloppe.

—P'tit gremlin, alors si tu n'avais pas de lettre à mettre à la poste, qu'est-ce que tu faisais à regarder la boîte des pompiers ; attends mon... file ou sans ça je te fais prendre par la police.

UN GRAND CHANGEMENT

Madame Bleury. — Le mariage a réellement fait du bien à votre mari ; il montre beaucoup plus de goût qu'auparavant.

Madame Parklane. — Qu'est-ce que vous fait croire cela ?

Madame Bleury. — Il s'y connaît en jolies filles main et aut ; il ne peut en croiser une sans se retourner.

CE QUE CELA SIGNIFIE !

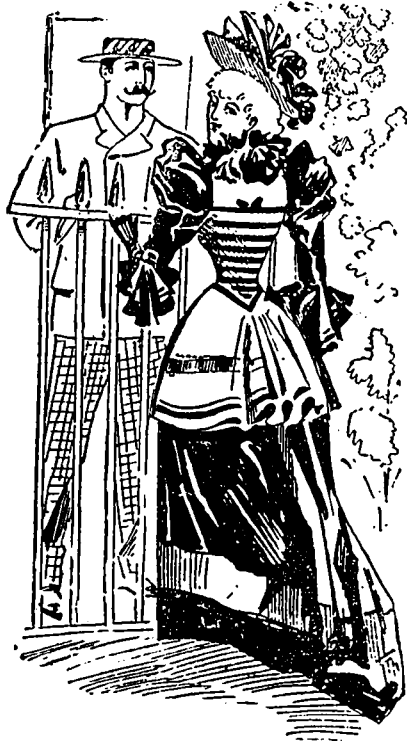


Message. — J'ai remis la lettre à votre mari et il m'a dit de vous dire qu'un client lui avait dit de passer chez lui de suite et que je vous dise qu'il rentrerait très tard.

Madame (mariée depuis un mois). — Ah ! qu'est-ce que cela signifie ?

Message. — J'sais pas ; mais ça doit pas être grave, parce qu'il a ri avec la femme qui écrit ses lettres à la machine.

BONS SENTIMENTS



Lui.—Que diriez-vous si je vous volais un baiser ?
Elle.—Que j'ai une trop bonne opinion de vous pour supposer que vous garderiez un seul instant un objet volé.

LA VANTARDISE

Jamais la vantardise n'aura autant été à l'ordre du jour qu'à l'heure où nous sommes. Ouvrez les yeux et dressez les oreilles, et vous verrez que la vantardise est partout. Hélas ! et onze cents fois hélas ! tout le monde se vante, et sans cesse, et à propos de tout. Le premier venu se pose volontiers en premier moutardier du Pape.

—Je suis le premier poète du jour, s'écrie un pèdre rimailleur, et l'ombre du grand Corneille lui conseille d'attendre ce qu'on pourra dire de lui dans dix années d'ici.

—Je suis le premier peintre de portraits du dix-neuvième siècle, dit un vieux rapin, et l'ombre de Van Dyck lui conseille d'aller faire un tour en Belgique.

—Je suis l'Orphée des temps modernes, s'écrie un amateur de doubles-croches, et l'ombre de Rossini lui conseille d'aller entendre le rossignol, l'une de ces nuits, au bois.

Non, encore une fois, non, messieurs, non, mesdames, il ne faut pas se vanter comme on le fait aujourd'hui sans vergogne.

O gens de 1894, pour vous guérir de votre incurable penchant à la vantardise, écoutez un peu, s'il vous plaît, un joli conte que j'ai recueilli dans mes longs voyages sur la lisière de l'Orient.

Cette fable amusante pourrait être intitulée :

QUI VAUT MIEUX QUE LES AUTRES ?

Assez de préambule, contons.

En Espagne, au bord de la mer, le citron d'or se glorifie lui-même.

—Aujourd'hui, dit-il avec la bouche en cœur, qui vaut mieux que moi ?

Elle l'a entendu, la pomme, cachée dans le vert feuillage :

—Tu te vantes, citron : tu es aigre. Aujourd'hui personne ne vaut mieux que moi.

Elle l'a entendue, la prairie voisine qui n'est pas fauchée :

—Tu te vantes, pomme verte : tu as un ver en toi. Aujourd'hui personne ne vaut mieux que moi.

Elle l'a entendue, la jeune fille coquette :

—Tu te vantes, prairie qui n'es pas fauchée, car les vers, les chenilles et les limaces mangent tes fleurs. Aujourd'hui personne ne vaut mieux que moi.

Il entend cela, le jeune homme plein de morgue :

—Vous vous vantez tous et vous avez tort, car aujourd'hui personne ne vaut certes mieux que moi.

—Beau citron doré des bords de la mer, aujourd'hui je te cueille.

—Pomme verte, qui as un ver en toi, je te purifie et je te mange.

—Prairie qui n'es pas fauchée, moi, je te fauche pour que tu nourrisse mon cheval.

—Jeune fille qu'un mari n'a pas encore choisie, je t'enlève pour servir d'ornement à ma solitude, et je t'épouse. Tu vois que c'est à moi de l'emporter.

La mort vient ; le jeune homme vieilli pâlit, et l'horrible duègne l'emporte.

CONCLUSION.—Il n'y a pas à se vanter.

OVIDE D...

RAISONNEMENT DE CHEVAL

Pour un temps où abondent les choses drôles, notre temps a le pompon, comme on dit. Regardez autour de vous. Est-ce que vous ne trouvez pas que la cocasserie coule dans nos rues à pleins bords ? Tenez, par exemple, le cyclisme. Ce n'est plus une mode, c'est une rage. Hommes, femmes, enfants, tout le monde s'en mêle. Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça, le cyclisme ou plutôt le bicyclisme, puisque cette machine à deux roues, c'est-à-dire deux cycles ? Analysez ! Vous verrez alors, sans aucune difficulté, que c'est l'art de changer tout un peuple en cheval. Nous y sommes. Ce n'est encore, je le sais, qu'un commencement, mais qui vous dit que ça s'arrêtera là ? L'homme social étant, de par la mécanique, devenu un quadrupède, déjà fort au fait des mœurs de l'écurie, êtes-vous bien sûr qu'il n'éprouvera pas le besoin de manger une botte de foin à son déjeuner, avec un léger picotin d'avoine au dessert ?

Eh ! dame, fils d'Adam, une fois qu'on est lancé sur la pente du progrès, il n'y a pas de raison pour qu'on n'aille pas jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

BUCÉPHALE.

DE L'INFLUENCE DE LA RACE CANINE SUR LE MARIAGE

Vous, célibataires de tous les âges et de toutes les conditions, pigez un peu ce truc britannique, adorable à tous les points de vue.

Ces quelques lignes sont traduites textuellement d'un article que vient de publier la *West-*

minster Review ; le rôle domestique du chien y est envisagé, on en jugera, à un point de vue entièrement nouveaux :

« L'homme qui veut se marier avec une jeune fille doit bien examiner la façon dont elle se comporte avec ses parents et ses amis ; mais il ne doit pas négliger non plus de s'enquérir de sa conduite envers le monde animal. On a eu raison de dire qu'« il n'y a point de bonne personne qui déplaît aux enfants et aux chiens ». Quo les chiens nous soient inférieurs ou non, leurs instincts les trompent rarement, et toute antipathie prononcée de leur part peut être considérée tout au moins comme le signal d'un danger. Et nous n'avons à éprouver aucune compassion pour ceux qui, s'étant mariés avec des jeunes filles que les chiens n'aimaient pas, trouvent ensuite dans le mariage les désagréments auxquels ils auraient dû s'attendre. »

Cette mode va passer au Canada, pour sûr.

Mesdemoiselles, vous qui avez le désir de vous marier, il n'y a pas à hésiter, ayez des chiens et faites-vous aimer d'eux, et ce sera un moyen certain pour conquérir le cœur des fiancés. Plus une jeune fille aura de carlins ou même de griffons autour d'elle, plus les prétendants prendront feu. — Ah ! nom d'un chien ! la lecture seule de cette nouveauté devrait nous faire japper de plaisir.

FIDO.

USONS, N'ABUSONS PAS

Ménager son plaisir est une sage pratique. L'abus nuit à l'usage : cela est surtout vrai pour les sensations.

Les sens, qui se perfectionnent par un usage modéré, s'émeussent dans le cas contraire.

L'habitude des mets épicés enlève au goût toutes les jouissances des mets de saveur délicate.

L'œil, en recherchant l'éclat des lumières et la vivacité des couleurs, aténue la sensibilité de la vue.

L'oreille, qui se plaît à la sonorité brutale des musiques tapageuses, perd bien vite la subtilité de l'ouïe.

Quand on veut conserver la finesse du tact, il faut éviter de manier des corps à surfaces rugueuses.

Les odeurs, dont tant de femmes abusent, n'ont pas seulement l'inconvénient d'incommoder leurs voisins, elles leur enlèvent, à elles-mêmes, la perception des parfums plus doux dont jouirait leur odorat.

Usons, n'abusons jamais.

DECEPTION



I

—Vous trouverez dans la cour un plat de viande que vous pourrez prendre ; faites pas attention au gardien.

II

Le plat de viande et le gardien.

UNE VICTIME DE LA DÉSŒBÉISSANCE



I

Mauve-moiselle. — Mon petit Puss, Puss, Puss, ne doit jamais manger de vilains rats ou des souris ; j'ai acheté quelque chose pour les faire tous mourir.

CHRONIQUETTE

Si vous voulez me le permettre, je vais aujourd'hui vous raconter une histoire qu'on vient de me narrer.

Je laisse parler le héros de cette aventure qu'on pourrait justement appeler :

LA VEILLÉE DES ARMES

« Depuis quelques années, Emilie habitait avec ses parents un gros village industriel des environs de New-York. Nos familles liées depuis longtemps avaient facilement consenti à notre mariage. Le jour ayant été fixé, j'allai à X... et il fut décidé qu'après la cérémonie nous partirions immédiatement pour New-York, où nous devons passer notre lune de miel et demeurer chez une de mes tantes dont le fils, quoique jeune, occupait une fort jolie position.

« Ce programme fut exécuté à la lettre ; ma petite femme et moi nous débarquâmes chez notre parente vers 8 heures du soir.

« En me voyant arriver mon coquin de cousin, — vous verrez plus tard que ce qualificatif n'est pas trop fort, — me sauta au cou et sa joie se manifesta également par deux gros baisers appliqués sur les joues d'Emilie qui manqua de s'évanouir.

« Parfait ! vous arrivez à temps toi surtout ; tu vas nous sortir tous d'embarras ; tu as juste la taille voulue, ajouta-t-il gaiement après m'avoir toisé des pieds à la tête.

« Comprends pas, explique toi ?

« C'est simple comme pantoufle. Le club des Gais Compagnons donne ce soir un grand bal de charité ; tous les billets sont placés ; grande recette ; monde très chic ; les trois-quarts et demi des quatre cents, McAllister en tête, y viennent ; eh ! bien vieux — vieux c'était moi — si tu ne t'étais pas marié et si l'orbite de ta lune de miel n'avait pas traversé New York tout était perdu : la recette et notre réputation.

« Comprends plus du tout.

« Ecoute et frémis, » dit mon coquin de cousin en prenant un ton tragique.

« Le bal commence par une procession moyenâgeuse, dont on attend merveille et qui doit être conduite par un chevalier épatant tout bardé de fer, dont l'annonce a fait vendre la moitié des billets. Or, Raoul, tu connais Raoul, six pieds trois pouces, qui devait faire le chevalier à cru bon de filer ce matin pour mettre l'Océan entre lui et ses créanciers.

« Après, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

« Comment ! mais malheureux, son armure a été faite sur mesure, et un homme de sa taille et de sa corpulence peut seul la revêtir ; tu es cet homme, tu vas nous sauver. »

« Voyons, tu déraisonnes, ce n'est pas pour m'habiller en chevalier que je suis venu à New-York, et tu m'obligeras beaucoup en cessant cette mauvaise plaisanterie. »

« Alors le misérable s'adressa à ma pauvre petite femme ; il parla de charité, de recette perdue, des malheureuses mères grelottant de froid,

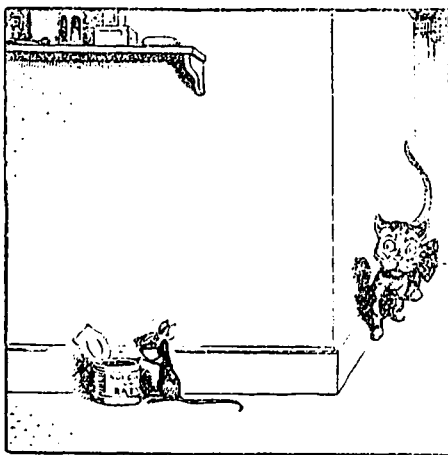
mourant de faim avec leurs enfants, et patati et patata. Et puis ce serait si beau de commencer la vie à deux par une bonne action qui ne coûterait que deux ou trois heures de sacrifice, — car enfin rien ne nous forçait à rester au bal une fois le défilé exécuté, et on défilait à dix heures, pour dix heures et demie, comme pour des funérailles.

« Ma petite femme cédant je dus céder, et nous voilà tous les trois partis pour le théâtre, car le bal avait lieu dans un théâtre.

« Un employé du costumier vint m'habiller. L'armure m'allait bien. Elle était très complète, et couverte d'une garniture serrée de mailles d'acier. Au lieu de boucles, cela s'attachait partout avec des espèces de petits fermails à ressort que l'habilleur eut du mal à faire jouer. Comme je m'inquiétais du démontage de cette ferblanterie, il me jura qu'il m'attendrait pour m'aider à en sortir.

« Confiant, je m'armai.

« Le cortège eut un succès fou. J'étais superbe. Ce succès ne me grisa nullement et j'avais hâte de rejoindre Emilie que je voyais dans la salle et qui semblait toute fière de mon succès. Je m'esquivai, me rendis dans la loge d'artiste qu'on avait mise à ma disposition et où je comptais retrouver mon habilleur. Personne. J'attendis quelques minutes, puis, impatienté, j'envoyai aux renseignements. Un imbécile d'employé, qu'on avait négligé de mettre au courant, venait de renvoyer l'habilleur en lui affirmant que le chevalier comptait garder son armure toute la nuit !



II

La souris. — Chic ! je n'ai jamais mangé quelque chose de meilleur.

« J'étais propre ! Si encore j'avais eu mon habit, je me serais fait débarrasser de cette ferraille. Mais quoi mettre ensuite ? Ma tenue de soirée avait été mise sous clef, je ne savais où, par cette brute d'habilleur, et j'étais en caleçon et chemise de soie ! Je me résignai à rentrer dans le bal, pour retrouver Emilie, lui expliquer le cas, et lui demander de nous retirer au plus tôt.

« Elle rit follement de ma mésaventure et eut la bonté de me confier qu'elle ne s'amusait pas tant que ça, et que nous partirions quand je voudrais.

« Je fis encore quelques tours, à l'enthousiasme du bal tout entier ; on voulut me porter en triomphe, et même des maladroits me laissèrent tomber assez rudement sur le dos.

« Emilie eut peur de ce triomphe un peu brutal et me pressa de partir.

« — Je vous déferai bien votre armure, je sais comme ça ferme, c'est des petits verrous à ressort par derrière. J'ai vu l'habilleur les faire jouer quand il l'a apportée.

« Nous parlâmes. Le cocher riait à ne pouvoir conduire son cheval, mais la servante de la tante manqua de s'évanouir en voyant entrer cette espèce de pôle ambulante.

« Dès que les bougies furent allumées, Emilie entreprit de me déharnacher. Les gantelets et le casque ne firent pas de résistance, mais quand il fut question d'ouvrir les verrous, bernique ! Ma chute sur le dos les avait légèrement faussés, ils étaient comme rivés : elle s'écorchait les doigts, rien ne cédait.

« — Ecoutez, il ne faut pas vous impatienter.

Nous ne pouvons pas requérir un ouvrier à cette heure-ci. Demain vous seriez la fable de la ville.

« Nous allons commencer par souper. — notre bonne tante nous avait préparé un charmant repas. — Ce n'est pas très drôle, cette muraille d'acier, mais qu'y faire ? Pendant que nous souperons, le temps passera, et j'espère que votre cousin rentrera.

« Il n'y avait, en effet, qu'à se résigner, à attendre ce cousin que je me proposais d'étrangler aussitôt qu'il m'aurait désarmé — et à souper en attendant.

« Je ne vous ferai pas la description de ce souper d'un chevalier bardé de fer, en tête-à-tête avec sa jeune femme. Ce que je me faisais vieux là-dedans ! Et le cousin qui ne rentrait pas. Qu'est-ce que cet animal pouvait bien trouver de si amusant au bal, pour y rester si tard.

« La patience m'abandonna. J'écumais, je me tapais le dos contre le chambranle des portes, espérant faire tout sauter. Emilie tordit les pinnettes en essayant de forcer les fermails : pas un ne broncha.

« Emilie s'était mise en toilette de bal pour aller à cette malencontreuse fête de charité ; elle était décolletée, les bras nus, et chaque fois que pour me délivrer elle touchait mon armure, le froid du fer lui arrachait un petit cri en même temps qu'un mouvement de retraite.

« Je voulus faire tiédir mon armure au feu de la cheminée ; mais je ressentis bientôt dans cette casserole close de toutes parts une chaleur intolérable ; il me parut que j'allais cuire comme un homard !

« Tout cela durait depuis une bonne heure et ne s'était pas accompli sans beaucoup de bruit. La servante affolée avait fini par aller réveiller la tante. Ce qu'elle lui dit, je ne l'ai jamais su ; mais la bonne dame craignant probablement pour les jours de ma femme, ne prit que le temps de passer un peignoir et se précipita dans notre chambre au moment où devenu fou je hurlais :

« Si j'avais une hache !... »

« La bonne dame n'avait pas froid aux yeux ; en entendant ce souhait étrange sa première pensée fut pour sa nouvelle nièce, elle se jeta entre nous en m'appelant misérable.

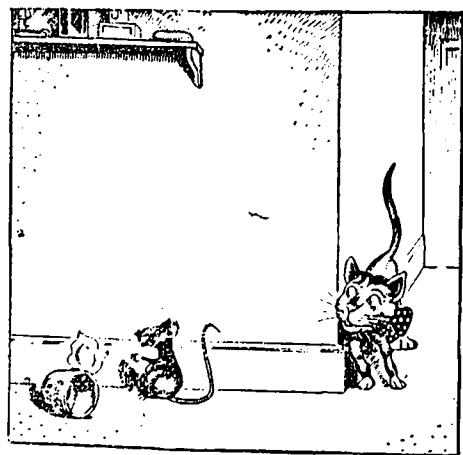
« C'est alors qu'elle me regarda et se rappelant ma complaisance pour son fils, elle comprit et fut prise d'un fou rire, mais d'un fou rire qui dégénéra en attaque de nerfs.

« La servante s'était barricadée dans sa chambre ; je connaissais les aîtres de la maison et je partis, bardé de fer, à la recherche des médicaments nécessaires pour rappeler ma pauvre tante à la vie.

« Quand je revins elle était mieux ; un peu d'eau froide avait suffi à la ramener ; mais en voyant rentrer ce preux des anciens temps avec un huilier d'une main et un flacon de sels de l'autre elle eut une nouvelle crise.

« Ma femme aussi ; c'était plus grave : je devenais ridicule.

« Mais enfin, vaillant guerrier, » me dit ma tante quand elle put parler, « il me semble que tu es déjà assez armé comme cela ; que voulais-tu faire de cette hache que tu demandais comme le roi Richard demandait un cheval ? »



III

Pussy. — Quelle veine ! cette vieille folle de Puss, Puss, ne saura jamais que je l'ai gobée.

BONNE PLAIDOIRIE



Aline. — Maman, achète-moi une de ces poupées annoncées dans le journal.

Maman. — Mais ta poupée est encore bonne.

Aline. — Moi aussi je suis encore bonne et pourtant tu as acheté un nouveau bébé.

FEUX DE FORET

I

Le jour décroissait lentement derrière le grand bois, on laissait des reflets d'argent sur les feuilles des arbres. Ce bois était presque aussi vaste qu'une forêt, et l'on en trouvait difficilement la fin lorsqu'on s'y était égaré. Contrairement à beaucoup d'autres, il semblait encore être placé sous la protection de quelque déesse tutélaire, ainsi qu'aux âges primitifs, car, nulle part, on n'y rencontrait la marque sacrilège d'une main d'homme, mais, seulement, sur l'herbe drue, parmi les lianes, la trace du gibier libre.

Deux voyageurs, depuis près d'une heure, erraient à l'aventure dans ce labyrinthe, sans trouver d'issue, et l'inquiétude commençait à poindre sur leur visage. Le premier, un jeune homme correctement mis, à l'allure hautaine, abattait les jeunes pousses avec sa cravache, ce qui témoignait de son impatience; il avait des éperons aux bottes, et cela laissait penser qu'il était venu à cheval, mais qu'il n'avait pas osé faire entrer la bête dans ces inextricables fourrés. Sanglé dans sa jaquette, le monocle dans l'œil, il regardait s'envoler la fumée de sa cigarette. L'homme qui l'accompagnait le suivait la tête basse, se tenant derrière avec une sorte de respect, mais un respect contenu, qui indiquait que ce paysan était lui-même quelque chose.

Voyant que l'exaspération gagnait de plus en plus le jeune homme, il hasarda la parole :

— Monsieur le marquis trouve sans doute le temps bien long, mais l'absence du garde permet à monsieur le marquis de parcourir en détail l'étendue de son domaine...

— Fichtre ! il est beau, mon domaine ! semble penser le jeune marquis

— Puis, tout haut :

— Monsieur le maire, quand nous aurons mis la main sur ce garde de malheur, qu'il soigne bien la peau de son dos ! Les gens d'ici sont aussi désagréables que ceux de la ville. Il aurait dû me sentir venir...

— Lui, vous sentir venir ? lui, le Faroux ? Mais, monsieur, c'est un sauvage, cet être-là ! Il ne sort jamais de son bois, il y vit depuis plus de trente ans ; un gamin lui apporte une fois par mois du tabac et de la poudre, qu'il paye. Il est dangereux pour un inconnu de s'aventurer seul ici, car le fusil de Faroux est toujours chargé.

— Voilà un homme qui prend mes intérêts, ré-

pondit froidement le marquis ; il les prend même trop !

Ils s'arrêtèrent subitement ; un aboiement de chien partit près d'eux, et le garde parut parut entre les branches, criant de sa voix rude :

— Halte-là !

— Halte toi-même ! répondit le maire, qui, désignant son compagnon, ajouta :

— M. le marquis de Simeuse, qui vient prendre possession de son domaine, et moi te cherchons depuis une heure pour te parler.

La physionomie de Faroux s'adoucit subitement : il porta la main à son bonnet et salua gauchement.

— Depuis mon enfance, monsieur le marquis, je suis au service de votre famille. Elle n'a toujours eu qu'à s'en louer. Grâce à mes humbles services, le bois de Simeuse est le plus beau de toute la contrée ; jamais la main du braconnier ne l'a profané, le gibier y abonde, et je l'offre aujourd'hui à mon jeune maître comme le plus bel héritage que son père lui ait laissé.

Le garde, très digne, s'étendant sur les arbres, semblait en mesurer orgueilleusement la hauteur.

Le jeune homme n'avait pas bougé.

Faroux, qui s'attendait à un remerciement, se tourna alors vers le maire qui demanda :

— Que commande monsieur le marquis ?

— De venir demain matin à la rencontre d'une grosse troupe de bûcherons qui abattront le bois d'un bout à l'autre ; c'est l'ordre de monsieur le marquis...

Jean Faroux pâlit horriblement. Il chancela et fut obligé de se tenir à un bouleau pour ne pas se laisser choir. Enfin, il se roidit, et d'une voix brève, décidée et dure, il dit :

— Monsieur, vous ne ferez pas cela ! Vous n'avez pas le droit de faire cela ! Le bois de Simeuse, c'est l'honneur de votre nom, la vieille terre de vos aïeux...

— Vous êtes fou, mon ami, interrompit brusquement le marquis avec colère. Obéissez quand on vous parle... Demain matin, l'on commencera... Retournons, monsieur le maire...

Puis, il jeta sa bourse aux pieds de Faroux ; mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'une chose lourde vint tomber devant eux avec un petit bruit : c'était la bourse.

— Ceci est une déclaration de guerre de Jean Faroux, fit le maire en s'efforçant de sourire.

II

Jean Faroux, resté seul, se laissa choir dans l'herbe, au pied du bouleau ; et là, la tête dans sa main, lui, le sauvage, le farouche, le solitaire, il sanglota éperdument.

C'était la première fois de sa vie que cette lâcheté lui arrivait, et son chien, inquiet, tournait autour de lui en gémissant.

Le vieux garde ne sentit jamais si bien qu'en ce moment suprême toute l'affection qui le liait à sa chère forêt. Il connaissait chaque arbre, chaque buisson, chaque fourré. Il était le frère des lapins, des chevreuils, des merles et des petits oiseaux ; il buvait l'eau du ciel avec eux, il se nourrissait de la chair des têtes de proie qui leur voulaient du mal ; il fréquentait les petits fleurs, entre les lianes ; de sa main rude, il redressait les liserons flétris. Il avait une mauvaise cahute, entre quatre peupliers. L'été,

il s'y endormait côte à côte avec son chien, doucement bercé par le prélude du rossignol ; l'hiver, il accueillait complaisamment tous ses hôtes et il livrait à leurs gueules la plus grande partie de ses repas.

Tous ces souvenirs se choquèrent dans sa cervelle à la briser.

Il se revit tout jeune, causant avec le vieux marquis de Simeuse, dans le salon du château, et le geste imposant, la voix pleine de larmes, celui-ci lui confiant pour toujours la garde de son vieux bois, en disant qu'il devait perpétuer le nom de Simeuse à travers les siècles, comme un monument impérissable perpétue celui de son fondateur ; le marquis lui avait tendu la main, en lui donnant une grosse somme d'argent qu'il devait employer pour la subsistance de ses années futures.

Depuis ce jour, il n'avait plus entendu parler de rien, et voici qu'à cette heure arrivait, d'un air insolent, l'héritier du gentilhomme qui ordonnait la destruction du bois, pour payer ses dettes, sans doute, ou pour construire une propriété.

Une immense douleur lui tirailla la poitrine à cette pensée ; il se dressa tout droit et il monta sur la cime d'un peuplier pour jouir, encore une fois, de l'étendue de la forêt.

Quand il atteignit le sommet, le jour décroissait rapidement, et là-bas, à l'horizon, il vit poindre le soleil couchant, flamboyant de rougeur et qui semblait allumer un incendie derrière les branches.

Il laissa échapper un cri de joie et il descendit en souriant, d'un beau sourire vengeur et résigné. Il caressa son chien et il résolut de parcourir le bois dans tous les sens avant l'accomplissement de son dessein, comme pour lui demander pardon de ce qu'il allait faire. Il s'enfonça dans l'épaisseur du feuillage, et, longtemps, les oiseaux, étonnés de son agitation insolite, s'envolèrent vers le ciel.

III

La nuit tomba.

Jean Faroux, exténué de fatigue, revint à sa cahute après des heures de course. Il était pâle comme un mort et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Avec sa hache, il réunit

UNE BONNE LEÇON



Lui (en douceur). — N'avez-vous jamais désiré être homme, Mademoiselle ?

Elle (avec raideur). — Et vous, n'avez-vous pas quelquefois souhaité en être un ?

AU BEAU JEUNE TEMPS



—Et elle était charmante, mon cher. Ah ! j'étais encore jeune alors, je n'avais que soixante-trois ans.

à la hâte quelques fagots de bois sec dont il emplit sa retraite, puis il mit le feu. D'abord, ce fut un crépitement qui gronda sourdement ; bientôt, des flammes parurent sur le toit de chaume et la paille, chauffée par le soleil pendant le jour, fut carbonisée en un instant.

Vers minuit, le vent s'éleva avec fureur ; des colonnes de fumée s'envolèrent vers le ciel, chargées d'étincelles ; les arbres voisins s'allumèrent, et le visage de Jean Faroux, à cette lueur, s'illumina d'une grande joie sombre.

Pendant une minute, il considéra ce sacrifice grandiose qu'il accomplissait, et fier de son œuvre, il embrassa son chien et il monta sur les branches d'un peuplier pour dominer le magnifique spectacle de cette destruction.

Le vent arrivait de plus en plus violent, et le feu, avec la rapidité de l'éclair, se communiquait de faite en faite, de cime en cime. Tel un immense bûcher dressé à la face de la lune. Les branches s'abaisaient comme des bras tordus de désespoir, prenant le ciel à témoin de leurs douleurs ; de vieux chênes centenaires, dont le tronc se consumait lentement, oscillaient avec un craquement sinistre ; les torses des bouleaux, si blancs, devenaient rose sous la mordante caresse des flammes ; les sapins surtout, les sapins enduits de résine, s'allumèrent comme de grands cierges ; d'autres crépitaient comme des colonnes de feu sortant de terre ; des ormes, des sorbiers, des tilleuls, des acacias s'enlaçaient pour mieux mourir.

Une fumée acre et jaune s'éleva vers le ciel et bientôt, sous la voûte sombre, Jean Faroux n'aperçut plus les étoiles. Des corbeaux s'enfuyaient en croassant ; les chouettes, éperdues, s'abîmaient dans le tourbillon, les ailes brûlées. En bas, les animaux poussaient des hurlements aigus, des gémissements plaintifs. Le garde entendit les appels presque humains de son chien, il perçut la lutte des grands cerfs qui se ruaient les uns sur les autres avec des élans désespérés. Le ciel devint jaune, rose pourpré, et voici que, dressé sur la plus haute branche de son arbre, Faroux aperçut, si petits à l'horizon ! les habitants du village qui s'enfuyaient effrayés, et même — du moins le crut-il un moment — la voix du marquis lui arriva, saccadée, farouche ; et puis, cette rapide vision disparut dans le brasillement, dans la plainte, dans la lueur, dans l'agonie de la forêt.

...Maintenant, l'incendie était dans toute sa force. Il s'étendait, il s'étendait ; déjà il attaquait le tronc de son peuplier ; déjà des étincelles roussissaient ses cheveux. Ah ! que cela lui parut

beau et grand, et brave, cette mort de la forêt, incendie fulgurant qui allait consumer le bois des vieux arbres ! Bientôt, oublié du danger, il fut entouré d'une pluie d'étincelles ; une grande envolée d'ailes de feu tourbillonnèrent autour de lui, et comme il se dressait pour regarder encore, la branche cassa et il tomba, les bras tendus dans le gouffre béant, où serpentait des coulèvres de flammes...

Et l'incendie s'étendait, s'étendait désespérément, et, bientôt, toute la forêt flamba d'un bout à l'autre.

EDMOND PILON.

COMME IL Y EN A DE TROP

(Pour le SAMEDI)

Scène : Les chars de la rue Notre-Dame, monte Madame Laffairée, avec plusieurs paquets. Elle salue en souriant une amie assise près de la porte.

« Enchantée de vous rencontrer, Madame Larose ; comment allez-vous ? quel temps, on ne peut marcher ; je suis trompée. Voulez-vous m'obliger en tenant ces paquets une seconde ? le temps de prendre mon portemonnaie. Merci beaucoup.

Au conducteur. — Cinq cents ? je le sais, les voilà ; ces petites pièces sont ennuyeuses au possible.

A Madame Larose. — Je vous disais donc ? Ah ! oui ; tout le monde est bien chez vous ? Ah ! pardon j'oubliais que Bébé à la coqueluche. Comment va-t-il le cher petit ? Il y en a beaucoup dans le voisinage en ce moment. On m'a dit que Jeanne Périvier l'avait ; je viens de rencontrer sa mère chez Carsley. Si vous saviez comme j'ai vu de jolies étoffes d'hiver ? Je suis restée deux mortelles heures à réassortir du drap brun. Vous savez bien ce costume que j'avais l'an dernier ? Oui ? Eh ! bien je me le fais refaire, mais quel ennui ! Ces couturières qui vont en ville sont si exigeantes ; et avec ça qu'elles demandent trois trente sous !

Au conducteur. — Arrêtez. Tiens, je me suis trompée nous ne sommes qu'à la rue Saint-Laurent ; je pensais que c'était la rue Saint-Pierre. Conducteur, vous m'arrêterez à cette dernière.

A Madame Larose. — Comme ces conducteurs sont stupides, pas vrai ? Je vous disais ? Ah ! oui à propos de costume brun. Vous savez la jupe allait si mal ; alors j'ai pensé l'élargir d'un lé, mais voilà quand j'ai voulu en avoir deux verges... regardez donc ce chapeau, avez-vous jamais vu une femme avec un pareil chapeau ? il n'y en avait plus et... vous descendez ici ? Désolée, au revoir ; rappelez-moi au souvenir de tout le monde. Au revoir ; certainement que j'y penserai ; enchantée de vous avoir rencontrée. Bonjour. Ah ! Madame Larose, saviez-vous que Berthe Lainé est fiancée ? Oui avec Raoul Travers ; beau mariage ! au revoir.

Le conducteur manqua de casser sa corde en sonnait son double coup, et les voyageurs l'entendirent murmurer : « Il y en a de trop de ces bavardes, encore une qui m'a mise en retard. »

SANS REMEDE

La fiancée. — Je suis excessivement jalouse de cette Eva... je la hais.

Le fiancé. — Pourquoi ?

La fiancée. — Parce qu'elle vous aime plus que moi.

ON DEMANDE UNE SERVANTE

(Pour le SAMEDI)

Dans un bureau de placement.

Servante. — Combien êtes-vous dans la famille ?

Madame A. — D'où sortez-vous ?

Servante. — Vous dites ?

Madame A. — Chez qui avez-vous été en dernier lieu ?

Servante. — Chez Madame Perdriel.

Madame A. — Où demeure-t-elle ?

Servante. — A Saint-Henri. Combien donnez-vous ?

Madame A. — Peu importe, où demeure Madame Perdriel à Saint-Henri ?

Servante. — J' suis pas ; m' rappelle pas la rue ; son numéro était vingt et un. Combien êtes-vous dans la famille ?

Madame A. — Madame Perdriel vous a-t-elle donné un certificat ?

Servante. — Oui.

Madame A. — Où est-il ?

Servante. — Croyez-vous que je le porte toujours sur moi ? Avez-vous quelqu'un pour ouvrir la porte ?

Madame A. — Non. Êtes-vous bonne cuisinière ? Savez-vous faire la pâtisserie ?

Servante. — Oui. Quelles sorties donnez-vous ? J'ai un frère qui est pompier ; je vais le voir une fois par semaine ; le mardi après-midi. Je n'aide pas la laveuse et je demande douze piastres.

Madame A. — Je n'en donne que dix ; vous ne pourrez pas sortir le mardi, et...

Servante. — Vous ferez pas.

Madame A. — Hein ?

Servante. — Je dis que je n'irai pas chez vous.

Madame A. — Vous pourriez être plus convenable.

Servante. — Je lo suis encore trop pour une dame de dix piastres par mois et pas de sorties !

Madame A. — Laissez-moi et dites à la directrice du bureau de m'envoyer une autre personne.

Servante. — Dites-le lui vous-même.

Madame A. — Vous êtes une impertinente.

Servante (se tordant de rire). — Ah ! ah ! hi ! et vous donnez dix piastres, sans sorties ! Hou !

Madame A s'enfuit et alla porter une autre piastre à un autre bureau de placement où elle eut probablement la même scène.

UN AMBITIEUX



Visiteur. — Eh ! l'homme à Lavigne, combien de fois que t'en donnes comme ça par semaine à ton caniche.

Gardienn. — Tous les jours.

Visiteur. — Bon Dieu de sort, pourquoi ne suis-je pas né roi des animaux.

C'EST NATUREL



—Vrai madame ! j'ai du noir sur la figure ? Je vais vous dire, mon fiancé est ramonneur, alors... vous comprenez...

La lettre qu'on écrit et celle qu'on pense

Ah ! la vieille féo ! si je ne lui écris pas plus souvent, c'est que je n'ai rien de bon à lui dire : si égoïste, si avare, terrain aride où ne pousse pas la carotte familiale ! L'embrasser ? Jolie fête ! elle prend du tabac, et ses mouchoirs m'ont souvent écauré. La peste soit de ses diners-apéritifs où il n'y a rien à manger et où la conversation agonise, entre un perroquet gâteux et criard et une vieille servante qui se croit le droit de donner son avis sur toutes choses. Tata, vous contez bien, mais vous comptez encore mieux et ne confondez pas les écus avec les gros sous. — Aboulera-t-elle, ou n'aboulera-t-elle pas ? Si elle résiste, je lui dirai que j'ai besoin d'argent pour faire réparer nos portraits de famille. Ça prend toujours, les souvenirs, avec les vieux !

Madame... Oui, et voilà tout ce que je trouve. Connaissez-vous quelque chose de plus épineux à écrire que les lettres de condoléances ? On devrait en vendre de toutes faites chez les papetiers. Allons, mettons beaucoup de lettres majuscules, cela touche toujours : Celui que vous avez perdu... On dirait qu'on parle du Très-Haut, ma parole ! Il était assez médiocre ce pauvre Chose.

Ma chère tante,

Je ne vous écris pas souvent, mais je pense à vous tous les jours. Votre neveu vous aime encore plus que vous n'aimez votre neveu. Je vous embrasse, en souhaitant que cette nouvelle année soit suivie de beaucoup d'autres, pour vous, ce qui ne m'étonnera pas, car vous allez en rajeunissant toujours. Des que j'aurai un moment de liberté, j'irai vous demander à dîner ; vous avez un art pour composer vos menus, depuis le pot-au-feu jusqu'aux pruneaux, qui me rend le repas très agréable, d'autant plus que votre conversation en est le dessert. Un peu d'argent pour mes étrennes me ferait bien plaisir. Si vous me donnez une grosse somme, je payerai mes dettes ; une petite, j'en ferai de nouvelles. Vous avez donc intérêt, ma chère tata, à vous montrer généreuse.

Votre coquin de neveu qui vous embrasse.

Madame,

La mort de Celui que vous pleurez est une perte pour vous, un profond chagrin pour tous ceux qui l'ont connu. Votre cher Mari était un Homme éminent, conférencier original, écrivain distingué, membre de plusieurs sociétés savantes, fondateur de l'œuvre charitable des petits Abandonnés ; il est mort à la peine... et ne vous en a jamais fait. Si

Ses conférences, quel bâillement ; ses articles, quel vide ! Il glissait sur son sujet comme sur un mât de cocagne sans pouvoir jamais attraper l'idée, la timbale d'argent ! Il y avait en lui l'étoffe d'un marquis, tout au plus. Bah ! elle se remariera. Les veuves du Malabar, dit-on, ne se font plus brûler.

Ah ! oui, que c'est bon de ne pas t'avoir là tout le temps, car tu es si tracassier lorsque tu n'as plus rien à faire, et puis si grotesque dans ton costume de flanelle, le binocle perché sur le nez. Cela ne me flatte pas du tout quand les belles dames de la société disent : Est-il assez gros, le mari de cette petite femme nièce ! Non, je ne suis pas fâchée que tu sois enchaîné par un pied, comme un éléphant bureaucratique, à Montréal. C'est bien assez d'avoir à supporter les caprices des enfants. Je ne suis pas désolée non plus d'être seule. — Au moins je puis lire des romans et rêver sur mon balcon le soir. Il est certain qu'Yvonne a quelque chose pour ce petit Maurice, si frais et si charmant, mais je suis là. Compte dessus que je ne vais pas au bal, j'aime trop la danse pour ça.

Quant au samedi je le vois venir sans grande joie.

NOS ENNUYÉS

Le nombre des gens qui s'ennuient est évidemment très élevé ; mais, il faut en convenir, s'ennuyer n'est rien ; savoir s'ennuyer est tout, et cela seul est difficile.

Les personnes intelligentes tiennent à ne rien laisser au hasard ; elles estiment que toutes nos manières d'agir doivent être dominées par des règles ; quand elles se sentent d'humeur à s'ennuyer, pour rien au monde elles ne consentiraient à s'ennuyer tout bonnement ; elles veulent s'ennuyer avec méthode.

Il y a cent manières de s'ennuyer d'une façon appliquée ; la plus à la mode, ou, si l'on veut, la plus demandée, est le spleen britannique.

Pour pratiquer avec succès le spleen, il sied d'avoir un physique imperturbable, pas de barbe, quelque moustache ! les yeux bleus sont de bon ton. Un beau brun réussirait médiocrement dans ce genre de sport.

quelque chose peut adoucir votre douleur, c'est l'émotion de ses confrères lorsqu'ils ont prononcé des discours sur sa tombe. — Nous les avons trouvés trop courts, puisqu'ils contenaient Son éloge. —

Vous êtes inconsolable, Madame, je n'entreprendrai donc point de vous consoler. — Je mets tout mon respect à vos pieds.

Mon gros Loulou, si tu crois que c'est gai, la vie à Saint-Léon sans toi ! Tu ne viens que du samedi au lundi, et je me fais l'effet d'une femme de marin abandonnée. Heureusement, nos deux enfants sont là pour me consoler. Comme Yvonne te ressemble, et Jean a tout ton esprit, le cher baby. Tous les légumes verts, il les appelle du chou, tous les farineux des *pâtés*... quelle intelligence ! Il a voulu coucher un lapin dans son petit lit et là pauvre bête s'est enfuie sous le mien : nous nous sommes livrés au plaisir de la chasse — sous bois. Nous ne voyons personne, si ce n'est Maurice, ce potache de 17 ans que les enfants adorent, Yvonne surtout. Il n'y a plus que les petites filles de 10 ans qui s'offrent des coups de foudre, à présent. Je ne vais plus au bal le soir, c'est un peu trop le plancher des... flirtieuses. Je pense à toi et j'attends samedi avec impatience ; reviens vite... MIDAS.

Le spleenétique doit être capable d'un silence de plusieurs heures. S'il le rompt, que ce soit avec la plus grande discrétion, et seulement pour proférer de rapides interjections. L'emploi des monosyllabes est particulièrement recommandé.

D'heure en heure, le spleenétique se fera confectionner quelque boisson anglaise ou américaine qu'il dégustera lentement, et, pour ainsi dire, avec précaution. De cette façon, il fortifiera son ennui et ne lui permettra pas de se dissiper sans son autorisation expresse. L'invention des cocktails n'a pas peu contribué à développer la culture de cette élégante maladie psychologique.

Le soir, le spleen doit avoir engourdi son patient, à moins qu'un fréquent appel aux qualités réconfortantes du gin et du whisky ne l'ait fait dévier vers une légère ivresse qui ne manque pas de cachet.

On le voit, l'ennui n'est pas une chose à la portée du premier venu, c'est une science délicate et qui demande un long apprentissage. Peu de gens ont la patience d'apprendre à s'ennuyer ; la plupart préfèrent ennuyer les autres, talent qu'ils acquièrent assez vite quand ils ne le possèdent pas de naissance.

LUS.

DEMI SUCCÈS

—J'avais cru avoir une idée géniale, il y a quelques jours.

—Voyons ça ?

—Un de mes amis de Berthier me devait \$35. Je lui écrivis de me les envoyer par la poste, en lui recommandant de parfumer sa lettre.

—Pourquoi ça ?

—Parce que le tambour où tombent mes lettres est noir ; alors j'aurais pu reconnaître la lettre au flair et la mettre dans ma poche avant de rentrer dans la salle à manger. Le facteur arrive toujours pendant que je déjeune avec ma femme, tu comprends ?

—Parfaitement ; alors ?

—Alors, le facteur est arrivé pendant que j'étais au hangar à prendre du charbon ; la lettre est arrivée et son parfum ayant éveillé sa curiosité elle l'a ouverte.

—Après ?

—Après, je n'ai eu que \$15 sur les 35.

TOUS SURPRIS

Papa (entrant soudainement). — Qu'est-ce, Monsieur ? vous embrassez ma fille ? Elizabeth, je suis surpris...

Elizabeth. — Nous aussi, papa, nous aussi.

PLEIN D'AVENIR



Nikelspiel. — Aron, es-du malate, d'as bas tit ein mot she shoir ?
Aron. — I.e maïdre il a tit she madin le zilenze il être t'or.
Nikelspiel. — Rachel, Aron tephientra ein Rotschild shür.

LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

IV — VOLÉ

(Suite.)

Et, malgré cette solution momentanée, on ne quittait guère la petite place ; et, de la croix de pierre au musoir, c'était un encombrement de Parisiens, de domestiques, de paysannes, de pêcheurs et de maroyeuses, tous contemplant la maison du maire comme s'il pouvait en sortir encore quelque nouvelle.

Un homme surtout, un grand diable à l'allure rude, qui se promenait de groupe en groupe, épiait les conversations, reportait sans cesse les yeux sur cette maison avec une étrange fixité.

Plusieurs fois, des curieux lui avaient adressé la parole ; il n'avait répondu que par des gestes vagues. Il sentait bien que s'il essayait de parler, les larmes étranglèrent sa voix. Car cet homme était Sulpice Karadeuc, le vieux marin, le malheureux exécuteur des volontés de la marquise.

Le visage contracté, la gorge pleine de sanglots, il serrait furieusement les poings dans ses poches. Et cette pensée s'accroissait dans son esprit simple et droit.

— J'aurais pas dû... non !... Par Jésus ! j'aurais pas dû !

— Et que faire maintenant ? Quelle décision prendre ?

— Ah ! cette femme ! Elle m'aurait envoyé à la mort, j'y serais allé tout droit !

Mais, cette histoire d'enfant, cela lui broyait le cœur...

En ce moment, une voiture, couverte de bagages, traversa le marché ; et, comme elle était forcée de s'arrêter, le voyageur qu'elle conduisait se pencha à la portière.

Karadeuc tressaillit ; il avait reconnu l'escamoteur Paul Moreau, celui-là même qui avait demandé la veille : "Où est la maman de ce beau bébé?"

Ah ! ben ! oui, la maman ! Et Sulpice ne put retenir une grosse larme. Elle était loin, la maman, dans le pays d'où jamais on n'a vu personne revenir... Morte de chagrin, la pauvre chère âme !

Paul Moreau, avisant l'agent qui surveillait le marché, l'interrogea sur la cause de cet encombrement ; car l'escamoteur connaissait un peu tout le monde dans le pays. L'agent s'approcha pour bavarder. Karadeuc n'était qu'à deux pas de lui.

— Comment, Monsieur Moreau, s'écria l'agent, vous ne savez pas ?... Mais il n'est question que de cela !

Non. Paul Moreau ne savait pas ; il avait, dit-il, fait une promenade, le matin, du côté de Mesnil-Val ; puis il avait préparé ses paquets.

L'agent raconta le petit drame qui bouleversait toute la population. Paul Moreau semblait extraordinairement surpris. Eh ! quoi ? Cet amour d'enfant qu'il avait embrassé la veille ? Disparu ? Volé ?

— Ah ! vous auriez mieux fait de l'escamoter, vous, fit l'agent en souriant.

Karadeuc crut qu'en ce moment un nuage assombri passait sur les yeux du prestidigitateur, Paul Moreau regarda sa montre.

— Diable ! il faut que j'arrive à temps à Dieppe... Cocher, en route !

La voiture repartit lentement, au milieu de la foule des ménagères.

Pourquoi Karadeuc la suivit-il ? Quel sentiment secret le poussait à se rapprocher de ce Paul Moreau ?

La voiture gravissait la rue, une vraie côte ; et puis, ce serait encore une rude montée pour gagner la route de Dieppe.

A chaque instant, Paul Moreau se penchait, jetait un regard en arrière. Il était trop habitué à lire sur les physionomies pour ne pas deviner que l'homme qui le suivait brûlait de lui parler.

— Cocher, cria-t-il, pressez-vous donc ? nous n'arriverons pas à l'heure.

Karadeuc, entendant l'ordre, pressa le pas aussi. Et, au moment où la voiture atteignait la grand-route de Dieppe, il avait réussi à la dépasser, il se retourna s'imaginant qu'il était décidé cette fois :

"Vous qui voyez tant d'enfants, allait-il dire, vous retrouverez peut-être les traces de celui-ci..."

Il n'avait pas songé à cette objection : "Mais de quoi vous mêlez-vous ?" Faudrait-il dire qui il était, nommer sa maîtresse respectée, trahir le terrible secret ?...

Et le cocher avait donné son coup de fouet, et la voiture disparaissait dans un tourbillon de poussière, que Karadeuc demeurait à la même place, bégayant avec des larmes :

— J'aurais pas dû... Non, non ! j'aurais pas dû...

Il s'assit sur une motte gazonnée, de ce gazon que brûle le souffle de la mer ; et il eut un moment de calme en contemplant l'horizon où se perdaient des voiles. Cela le fit penser à son bateau, sa chère *Anne-Marie*, laissée dans le port de Dieppe à la garde de son fils, et il partit.

Quand il arriva à Dieppe, des affiches lui apprirent que Paul Moreau donnait une représentation au Casino ; il y courut, machinalement, sans savoir pourquoi il le faisait. Mais là, des bandes blanches coupaient l'affiche : la représentation était remise. Paul Moreau avait assuré qu'une dé pêche de sa femme le rappelait, et il était alors rentré à Paris.

Karadeuc, désespéré, alla retrouver son gars qui dormait tranquillement sur le bateau. Il ne lui donna aucune explication. Et, le vent étant bon, ils appareillèrent à la marée...

Depuis le départ de Sulpice Karadeuc, la marquise passait ses jours et une partie de la nuit sur le point le plus élevé du château, une terrasse d'où, par les temps clairs, on aperçoit Jersey.

Mais, comme ce jour-là il y avait un peu de brume, elle ne reconnut le bateau du vieux marin que lorsqu'il arriva à la jetée. Au même instant, sa servante de confiance, Jeanne-Marie, vint lui annoncer que la baronne de Kernezan demandait à la voir.

— Ma nièce, s'écria la marquise stupéfaite.

Une nièce éloignée, qu'elle n'avait guère aimée jusqu'alors et qui, de son côté, ne lui avait pas manifesté beaucoup d'affection. Et elle éprouva une impression curieuse, quelque chose de doux dans son cœur ulcéré : des autres parents, des cousins, lui avaient bien écrit, mais des lettres maladroites... Aucun n'était venu la trouver ; et pourtant, que de choses on peut se dire en une heure qu'on ne se dirait pas en dix ans de correspondance ! Et cette petite-nièce accourait de Paris...

— L'avais-je donc mal jugée ?

Elle se rendit au salon et fut très touchée de voir la baronne de Kernezan en grand deuil, le visage tout désolé.

La jeune femme se jeta à son cou.

— Ah ! ma tante, il y a longtemps que je serais auprès de vous si cela n'avait dépendu que de moi !

La marquise la serra sur son sein, s'abandonnant malgré elle à l'exquise douceur d'être consolée.

— Merci, chère enfant ! balbutiait-elle tout en larmes. Tu es bonne d'être ainsi venue à moi...

— J'ai voulu mêler ma douleur à la vôtre, parler avec vous de lui que j'aimais tant... Je me suis bien aperçue autrefois que vous me jugiez mal ; mais j'ai un bon petit cœur, allez !

— Je le vois, dit doucement la marquise.

Puis, dominant son émotion, redevenant impitoyable :

— Ton affection me fait le plus grand bien ; mais, si tu veux m'éviter la plus cruelle des tortures, que jamais entre nous il ne soit question de celui qui a déshonoré notre famille !... Jamais, entends-tu bien !

— Dieu ! que vous devez souffrir !... Mais n'allez-vous pas trouver une suprême consolation dans son enfant... dans votre petit-fils !

— Je n'en ai pas !... Ce sang-là, mon petit-fils !... Jamais ! La famille des Tréveuc est morte... Et puisque tu as la bonté de t'intéresser à cet enfant, rassure-toi : j'ai fait les sacrifices nécessaires pour que son sort soit heureux... Mais je ne le connais plus ! Merci encore de ton affection !... Jeanne-Marie va t'installer, nous nous retrouverons ce soir.

Et la marquise, toute fiévreuse, regagna son observatoire, après avoir ordonné qu'on lui envoyât Karadeuc dès qu'il se présenterait.

Karadeuc atterrissait en ce moment. Elle le vit qui embrassait brièvement sa femme, venue pour l'attendre sur le port, puis qui se dirigeait, tout chancelant, vers le château. Elle fut si secouée qu'elle dut s'accrocher à la balustrade pour ne pas tomber en arrière.

— Il est seul ! prononça-t-elle avec une plainte lamentable. Je n'ai plus de petit-fils !

Bientôt, Karadeuc montait, en se heurtant aux murs, l'étroit escalier de pierre. Il venait moins pour rendre compte de sa mission que pour savoir si la marquise avait maintenant un morceau de granit à la place de son cœur, si bon jadis !

Il avait préparé des phrases énergiques, mais il demoura sans paroles quand il se trouva en face de cette femme qui lui sembla grandie, dépassant l'horizon, se projetant sur le ciel crépusculaire comme une apparition fantastique, dans l'incertaine lueur du soir, il la sentait effroyablement pâle, raidie, plus décidée que jamais. Elle avait vaincu sa faiblesse.

— Eh bien, Sulpice ?

Il bégaya :

— C'est fait, Madame.

— Où ?

— Au Tréport.

— Quand ?

— Il y a trois jours... pendant le bal d'enfants... Ah ! Madame...

Les sanglots l'étouffaient.

— Allons ! pas d'émotion inutile !... Pourquoi as-tu choisi le Tréport ?

— A cause d'un souvenir : une fois, la tempête soufflant du sud-ouest, il avait fui devant elle, avait réussi à pénétrer là ; et il avait gardé le souvenir d'une multitude d'enfants.

— Qui l'a recueilli ?

— Le maire... Un brave homme.

— Bien, fit la marquise.

Cela la soulageait un peu, diminuait son remords. Mais quelle secousse lorsque Karadeuc raconta la suite, l'enfant disparu, volé.

— J'avais pourtant passé la nuit sous les fenêtres du maire, Madame !

— Et qui donc a osé ?...

En ce moment, la marquise laissait parler son cœur. Des misérables peut-être pour voler l'argent ?

Non, puisqu'on n'avait même pas touché aux vêtements du petit ! Quelqu'un qui voulait l'enfant, rien que l'enfant... Et Karadeuc ne s'en étonnait point. Est-ce qu'il était possible de le voir sans l'aimer ?

— Moi, voyez-vous, Madame la marquise, je l'ai dans le cœur, comme si c'était un des miens ! Et tenez, écoutez un vieux brave homme il faut le retrouver, ce chéri ! Je dirai que j'étais allé le chercher à Jersey, que je l'ai perdu au Tréport et que je n'ai plus eu ma tête à moi... Ah ! s'il était là, sur vos genoux, et qu'il vous fit de ces baisers que ça vous traverse tout entier... Vous pleurez, morbleu ! Vous pleurez, morbleu ! Vous m'écoutez enfin !

Elle avait eu la vision de son petit-fils lui passant les mains sur les joues et la ramenant au bonheur rien qu'avec ce mot :

— Grand mère !

Ah ! qu'elle avait eu raison de le chasser sans l'avoir vu ! S'il avait été là, il l'eût vaincue d'une caresse, il lui serait entré dans le cœur pour jamais... Elle fit un effort surhumain, sécha ses larmes, et d'un ton rude :

— C'est bien, Sulpice ! Rentre chez toi et garde bien le secret !

Elle redevenait la farouche bretonne, la gardienne impitoyable du nom des Trévenec.

— Ainsi, bégaya Sulpice, c'est fini ?... Ce petit, c'est d'autres qui l'auront ?... Non ! Dieu, non ! C'est pas possible !

— Sulpice ! prononça la marquise avec hauteur, oublies-tu qui je suis et qui tu es ?...

Non, je n'oublie rien ! Sans votre mari, je ne serais jamais devenu quartier maître et j'aurais payé cher mes sottises de jeunesse... Et je vous appartiens comme j'appartenais à mon commandant ! Mais sur ma foi en sainte Anne, je vous le dis, je n'aurai plus de courage de vivre auprès du château avec un tel remords... Et auprès du cimetière... Il faudra que je quitte le pays.

Allons, va ! ordonna un peu rudement la marquise.

Il s'enfuit, trébuchant dans l'escalier. Et il pleurait sur lui maintenant, car il quitterait le pays, bien sûr !...

Et il bégayait :

— J'aurais pas dû !... Non, non !

Il était si bouleversé qu'il ne vit pas une silhouette de femme s'écarter pour lui livrer passage.

La baronne de Kernizan, traitreusement cachée derrière la porte qui menait à la terrasse, avait tout entendu. Elle ne pleurait plus et son visage n'avait plus rien de désolé.

— Elle est impitoyable, prononça-t-elle, avec un cynique mouvement de joie. Je tiendrais donc la victoire sans avoir même combattu !...

Là-haut, la marquise était tombée à genoux, tordue par de longs sanglots et elle balbutiait :

— Le sacrifice est accompli... Mon Dieu, rappelez-moi !... Je suis prête à paraître devant vous !...

Après quelques instants d'hésitation, la baronne de Kernizan se décida à rejoindre sa tante.

Elle s'était recomposée un visage tout désolé ; et quand elle se pencha pour relever la douairière prosternée sur les dalles, elle sanglotait comme si son âme eût été déchirée par le plus mortel chagrin.

— Je vous en supplie, chère et bonne tante, ne vous cachez plus ainsi pour pleurer ; je veux partager toutes vos douleurs. Allons, fit-elle en jouant admirablement l'affection, venez !

La marquise, avant de se laisser emmener par sa nièce, jeta un regard éperdu, dans la nuit, vers le cimetière.

Et, comme la lune se levait, dissipant les brumes, elle aperçut une ombre agenouillée devant la pierre basse qui sert de porte au champ de mort de Trévenec...

Le vieux Karadeuc était là, bégayant avec de longs sanglots :

— Pardon !... Pardon !... Pardon !...

II — CHAPITRE PREMIER

LA CONQUÊTE DE TRÉVENEC

Ce fut un gros événement pour la population de Trévenec, que la mort du curé Cyprien Premorel qui, depuis un nombre infini d'années, baptisait, mariait et enterrait les habitants de ce joli village, composé à peu près exclusivement de pêcheurs.

Il était le grand consolateur des veuves, des orphelins, catégorie nombreuse dans ces parages ; et il ne les gênait pas quand ils lui confiaient leurs craintes superstitieuses. Il avait des prières spéciales contre les divers sortilèges, et ne s'étonnait jamais de ce qu'on pouvait lui demander.

Et ce fut une cruelle désillusion lorsqu'on apprit que le nouveau curé n'était pas Breton. Roger Gardain, un grand vieillard qui arriva très peu de jours après la mort de l'ancien curé et qui déplut immédiatement à la population par des manières brusques, une démarche crâne qui dénotait bien plus un ancien soldat qu'un serviteur de Dieu.

On ne pouvait pas dire cependant qu'il eût un mauvais visage ; mais il était trop énergique, le front haut, sans un cheveu, le nez droit, le menton carré, la mâchoire inférieure avançante, et les yeux gris perçants, des yeux qui vous regardaient en dedans et ne s'adouçissaient que rarement.

Cependant, quand, le premier dimanche il fit un court sermon, adossé à l'autel, sur l'éternel et beau sujet : "Aimez vous les uns les autres !" il produisit une meilleure impression : avec sa couronne de cheveux blancs, ses bras levés vers le ciel et son regard inspiré, il ressemblait aux vieux prêtres du jadis.

Cependant, les esprits sages déclaraient qu'il fallait attendre sa conduite au moment des élections, avant de le juger ; car il tombait à Trévenec à l'ouverture d'une période électorale. Le village passerait-il à la République, comme le conseillaient les jeunes matelots qui arrivaient de leur service à bord des navires de l'État, ou continuerait-il de voter pour les députés royalistes, selon le désir de la châtelaine du Trévenec ?

On consulta le curé avec toute sorte de circonlocutions. Il répondit simplement :

— Dieu n'a-t-il pas dit : "Rendez à César ce qui appartient à César ?" Pourquoi Dieu serait-il l'ennemi de la République si la République n'est pas l'ennemie de Dieu ?

Son installation terminée, le curé fit ses visites aux notables du pays ; tous furent un peu intimidés, parce qu'il avait de grandes manières.

Plusieurs lui demandèrent, avec des regards en dessous, s'il était déjà allé au château ; il eut l'air de ne pas comprendre l'ironie de cette demande. Non, il n'était pas encore allé au château ; cette visite étant la plus éloignée, il la ferait en dernier.

Et, comme s'il avait mis de la coquetterie à ne pas s'incliner devant la seigneuriale puissance de la vieille marquise, puissance que rien n'avait encore pu entamer, il ne se décida, en effet, à faire cette visite que lorsqu'il eut vu tous les petits de son village.

Il excitait au plus haut point la curiosité de tous. Au moment où il était face à face avec un de ses fidèles, il le charma ; les jeunes disaient qu'il y avait là de l'hypnotisme, un mot nouveau qu'on lisait dans les journaux ; les autres croyaient à quelque maléfice. Et, dès que le curé avait disparu, ils échappaient au charme, se montaient la tête les uns aux autres, et quelque vieille dévote s'empressait de déclarer que ça finirait mal, à moins que...

Et instinctivement, tous se tournaient vers le château : la vieille dame, la solitaire de là-haut ne s'en laisserait pas imposer par le nouveau venu.

Cela se passa un dimanche, un beau dimanche bien clair, après les vêpres. Tout le village était rassemblé sur la petite place, devant l'église d'où l'on avait une excellente vue du château.

Et l'on suivait le curé, qui avait pris le chemin le plus à pic, le long de la falaise, gravissant parfois des rochers pour couper au plus court et ne semblant pas plus inquiet que lorsqu'il avait rendu visite à la plus pauvre femme de pêcheur.

Il y eut un grand silence quand il toucha à la porte et qu'on vit son bras se lever.

On s'imaginait entendre le bruit de la cloche, et l'on devinait Jeanne-Marie, — toujours alerte malgré ses soixante dix ans, — courant pour prendre les ordres de sa maîtresse ; elle allait ouvrir sûrement d'un air revêché, car elle n'avait laissé ignorer à personne que ce monsieur ne lui convenait pas.

La porte s'ouvrit ; il y eut une demi-minute de conversation, puis le curé reprit son chemin. Il n'avait même pas été reçu.

Chose inouïe, chose incroyable, dont les pêcheurs de Trévenec ne pouvaient admettre l'évidence, la guerre était déclarée entre le château et le presbytère.

Mais le curé n'en semblait pas ému ; il rentra tranquillement chez lui, après avoir gracieusement salué au passage qui commençaient à être, en-dessous, de son parti ; et, à la tombée de la nuit, il joua, sur son orgue, des choses si douces, si tendres et rêveuses, que des groupes s'étaient formés pour l'écouter.

Et, devina-t-il qu'il avait des auditeurs ?... Mais, après les choses inconnues qu'il avait jouées, il fit entendre un air breton, un air écouté le matin tandis que les gars rangeaient les bateaux de pêche... Et cela causa une pénétrante émotion à ses auditeurs.

De longues semaines se passèrent sans amener de nouveaux incidents ; les habitants de Trévenec essayaient de s'accoutumer à leur nouveau pasteur.

Quant à la châtelaine, elle ne cachait pas son hostilité.

Et le curé montrait une grande indifférence à toutes choses. Bienveillant, charitable, la bourse facilement ouverte, — et une bourse extraordinairement garnie pour un curé de campagne, — il se faisait, sans le chercher, une foule d'amis reconnaissants.

— Pourquoi ne vous mariez-vous donc pas ? demandait-il aux amoureux qu'il rencontrait dans ses longues promenades.

Pourquoi ? L'éternelle raison qui sépare les amoureux : l'opposition des parents pour cause de pauvreté.

La chose s'était déjà présentée trois fois ; et, les trois fois, elle avait été résolue de la même façon, par un voyage du curé à Saint-Malo et l'achat d'un bon bateau de pêche avec ses filets. Et comment lui prouver sa reconnaissance ?... C'était bien simple :

— Quand vous prierez, vous songerez à ceux que j'ai perdus.

Mais il ne donnait jamais de plus longues explications sur les affections qui lui avaient été ravies.

Une nuit, il y avait un incendie ; une cabane de pêcheurs était déjà en flammes, et tout le pâté semblait perdu.

Les pêcheurs se lamentaient, perdant la tête ; ils ne savaient pas lutter contre cet élément. Le curé les secourut :

— Est-ce que vous allez rester sans rien faire ?

Et, en dix minutes, il avait organisé une chaîne ; et, placé au premier rang, il attaqua le feu, pénétrant déjà dans la cabane, y portant des tonneaux d'eau, car on n'avait pas de pompe.

Quand celle d'un village voisin arriva, on était maître du feu.

Les patrons de bateau serrèrent vigoureusement la main du curé ; ils ne dirent rien, mais leur poignée de main expliquait bien clairement qu'à partir de ce jour, eux aussi se mettaient de son parti.

Peu de temps après, le curé faisait cadeau d'une pompe à la commune, et la maison incendiée se relevait comme par enchantement. Et la dame du château, qui essayait de venir en aide aux sinistrés, apprenait qu'on les avait déjà secourus.

Qui ?... Une personne qu'on ne devait pas nommer, c'était rigoureusement défendu, mais dont il n'était que trop facile de deviner le nom.

Plus un homme n'était son ennemi dans le village.

Un mois plus tard, il y eut une forte tempête. Comme elle menaçait depuis deux jours, presque tous les bateaux étaient rentrés à temps. Un seul manquait, celui d'un patron avide qui n'avait pas voulu rater un dernier coup de filet parce que le poisson donnait bien. Il avait donc été en retard d'une marée sur les autres, et on supposait que fuyant la tempête qui soufflait de l'ouest, il s'était réfugié du côté de Granville.

Cependant, la femme du patron et, avec elle, une demi-douzaine de

femmes de matelots, passaient leur temps sur la jetée, que d'énormes paquets d'eau balayaient à chaque minute. Elles avaient renvoyé les gamins qui auraient pu être emportés ; et elles se cramponnaient à la balustrade de bois, les yeux obstinément fixés sur la mer, que couvrait une brume épaisse.

Et soudain, à trois ou quatre brasses de la jetée, le bateau apparut. Il était là depuis une heure sans qu'on l'eût aperçu, et il ne pouvait plus avancer : il avait perdu son foc et sa misaine, et son gouvernail ne manœuvrait plus.

Obéissant à l'usage, le curé, prévenu, revêtit son surplis, son étole ; et s'il ne sut pas prononcer les prières bretonnes que les femmes psalmodiaient d'une voix désespérée, il se rendit au-devant de la tempête, suppliant Dieu de sauver ces malheureux, tandis qu'on sortait le bateau de sauvetage de sa cabane et qu'on le glissait à la mer.

La nuit tombait rapidement ; et, comme c'était l'heure de la marée, la tempête augmentait. Les vagues maintenant s'élevaient plus haut que le phare et s'écrasaient avec un vacarme épouvantable ; on ne pouvait plus demeurer sur la jetée.

Les femmes des malheureux exposés pluraient sourdement ; la femme du patron recevait des reproches ; sans l'apreté de son mari, bien sûr on serait revenu avec les autres et on ne serait pas là à gémir, à trembler...

Cependant, le canot de sauvetage passait du port dans le chenal, mais ne parvenait pas à gagner la haute mer. Et on entendit alors un cri de douleur : un des hommes avait eu son aviron broyé par une vague et la poignée brisée s'était retournée contre lui, lui faisant une blessure au visage : il fallait le ramener à terre.

Ce fut le curé qui prit le blessé, l'enleva vigoureusement, tandis que la houle remontait le canot au niveau du quai.

—Un autre ! demanda-t-on du bateau.

Cet autre, ce fut le curé qui, enlevant ses vêtements sacerdotaux, sauta dans le canot de sauvetage et prit le nouvel aviron qu'on était allé chercher à la hâte.

—Allons, mes enfants, en avant ! ordonna-t-il.

(A suivre.)

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

XV — CONCLUSION

(Suite)

Il est fini, le voyage de M. Cascabel, et bien fini ! La *Belle-Roulotte* n'a plus qu'à traverser la Russie et l'Allemagne pour mettre le pied en France, et le nord de la France pour rentrer au pays normand ! C'est encore un long trajet, sans doute. Mais, comparé à ce parcours de deux mille huit cents lieues qu'elle vient de faire, ce n'est plus qu'une promenade, une simple promenade — "une course de fiacre !" disait M. Cascabel.

Oui ! Il est fini ce voyage et mieux terminé qu'on n'aurait pu espérer, après tant d'aventures ! Et jamais il n'y eut de dénouement plus heureux — pas même dans cette admirable pièce des *Brigands de la Forêt Noire*, qui s'était cependant achevée à l'immense satisfaction du public et des acteurs, — sauf Orlik et Kirschel. Ils furent en effet pendus quelques semaines plus tard, tandis que leurs complices étaient envoyés au fond de la Sibérie pour le reste de leurs jours.

La question de séparation se présentait alors avec toutes ses tristes conséquences. Comment allait-elle se résoudre ?

Eh bien ! ce fut d'une façon très simple.

Le soir même, lorsque le personnel fut réuni à la *Belle-Roulotte*, le comte Narkine dit :

"Mes amis, je sais tout ce que je vous dois, et je serais un ingrat si je l'oubliais jamais !... Que puis-je faire pour vous ?... Mon cœur se serre à la pensée de nous séparer !... Voyons !... Vous conviendrait-il de demeurer en Russie, de vous y fixer, de vivre sur le domaine de mon père ?..."

M. Cascabel, qui ne s'attendait pas à cette proposition, répondit, après avoir réfléchi un instant :

"Monsieur le comte Narkine..."

— Appelez moi M. Serge, dit le comte Narkine, jamais autrement !... Vous me ferez plaisir !

— Eh bien, monsieur Serge, ma famille et moi, nous sommes très touchés... L'offre que vous nous faites, cela montre toute votre affection... Nous vous remercions bien !... Mais là-bas... vous savez... c'est le pays...

— Je vous comprends ! répondit le comte Narkine. Oui !... je vous comprends... Et, puisque vous voulez retourner en France, dans votre Normandie, je serais heureux de savoir que vous êtes établis chez vous... dans une jolie maison de campagne... avec une ferme et quelques terres autour !... Là, vous pourriez vous reposer de vos longs voyages...

— Ne croyez point que nous soyons fatigués, monsieur Serge ! s'écria M. Cascabel.

— Voyons, mon ami... parlez-moi franchement !... Tenez-vous beaucoup à votre état ?...

— Oui..., puisqu'il nous fait vivre !...

— Vous ne voulez pas me comprendre, reprit le comte Narkine, et vous

m'affligez ! Me refuserez-vous la satisfaction de faire quelque chose pour vous ?...

— Ne nous oubliez pas, monsieur Serge, répondit Cornélia, voilà tout ce que nous vous demandons, car nous ne vous oublierons jamais... ni vous... ni Kayette...

— Ma mère !... s'écria la jeune fille.

— Je ne puis être ta mère, chère enfant !

— Pourquoi pas, madame Cascabel ? répondit M. Serge.

— Et comment ?

— En la donnant pour femme à votre fils !"

Quel effet produisirent ces paroles du comte Narkine — effet plus grand, à coup sûr, que tous ceux que M. Cascabel avait pu obtenir dans sa brillante carrière !

Jean était fou de bonheur, il baisait les mains de M. Serge, qui pressait Kayette sur son cœur. Oui, elle serait la femme de Jean, et n'en serait pas moins la fille adoptive du comte ! Et M. Serge le garderait près de lui, car il voulait l'attacher à sa personne ! M. et Mme Cascabel auraient-ils jamais pu rêver un plus bel avenir pour leur fils ? Quant à accepter du comte Narkine autre chose que l'assurance de son amitié, tous deux ne voulaient point y consentir. Ils avaient un bon métier, ils le continueraient...

C'est alors que le jeune Sandre s'avança, et, la voix un peu émue, mais les yeux pleins de malice :

"A quoi bon, père ?... Nous sommes riches, et nous n'aurons plus besoin de travailler pour vivre !"

Et le gamin tirait triomphalement de sa poche la pépite qu'il avait ramassée dans les forêts du Caribou.

"Où as-tu trouvé cela ?" s'écria M. Cascabel, qui avait pris la précieuse pierre.

Sandre raconta ce qui s'était passé.

"Et tu ne nous en as rien dit ?..." s'écria Cornélia. Et tu as pu garder ce secret ?..."

— Oui... mère, quoique ça n'ait pas été sans peine !... Je voulais vous en faire la surprise, et ne vous apprendre que nous sommes riches qu'après notre arrivée en France !

— Ah ! l'adorable enfant ! s'écria M. Cascabel. Eh bien, monsieur Serge, voilà une fortune qui arrive à propos !... Regardez !... C'est bien une pépite !... C'est bien de l'or... et il n'y aura qu'à la changer..."

Le comte Narkine avait pris le caillou, il l'examinait avec attention, et, pour en apprécier la valeur, il le balançait dans sa main, il en observait les petits points brillants.

"Oui, dit-il, c'est bien de l'or, et cela pèse au moins dix livres..."

— Ce qui vaut ?... demanda M. Cascabel.

— Vingt mille roubles !

— Vingt mille roubles !...

— Mais... à la condition... de le changer... et de le changer... tout de suite !... Voyez... comme je fais !"

Et M. Serge, digne élève de César Cascabel, fit un si habile tour d'escamotage qu'il substitua à la fameuse pépite un portefeuille, lequel se trouva entre les mains du jeune garçon.

"En voilà un tour ! s'écria M. Cascabel. Quand je vous disais que vous aviez d'étonnantes dispositions..."

— Qu'y a-t-il dans ce portefeuille ?... demanda Cornélia.

— Le prix de la pépite !... Oh ! rien de plus... mais rien de moins !" répondit M. Serge.

En effet, il s'y trouvait un chèque de vingt mille roubles sur MM. Rothschild frères, de Paris.

Que valait la pépite ? Était-ce un morceau d'or ou un simple caillou que le jeune Sandre avait si consciencieusement rapporté de l'Eldorado colombien ? ce point n'a jamais pu être éclairci. Quoi qu'il en soit, il fut bien que M. Cascabel en crût le comte Narkine sur parole, et s'en rapportât à l'amitié de M. Serge, dont il faisait plus de cas que de tout le trésor impérial de Sa Majesté le Czar !

La famille Cascabel resta pendant un mois en Russie. Il n'était plus question ni de la foire de Perm ni de la foire de Nijni. Le père, la mère, le frère, la sœur pouvaient-ils se dispenser d'assister au mariage de Jean et de Kayette, qui fut célébré au château de Walska ? Il y eut grande cérémonie, et jamais jeunes époux ne furent entourés d'un tel concours de gens heureux.

"Hein, César !... fit Cornélia, au moment où elle sortait de la chapelle du château.

— C'est bien ce que je me disais !" répliqua M. Cascabel.

Huit jours après, M. et Mme Cascabel, Sandre, Napoléone et Clou-de-Girofle, — qu'il ne faut point oublier, car il fut véritablement partie de la famille — prirent congé du comte Narkine. Ils firent route pour la France, mais en chemin de fer, emmenant la *Belle-Roulotte*, qui les suivit en grande vitesse, s'il vous plaît !

Le retour de M. Cascabel dans sa Normandie fut un événement. Cornélia et lui devinrent gros propriétaires aux environs de Pontouan, avec de belles dots en perspective pour Sandre et Napoléone. Le comte Narkine, Jean, devenu son secrétaire, et Kayette, la plus heureuse des femmes, venaient les voir tous les ans, et s'ils étaient reçus avec ivresse !... Le mot est d'autant plus juste, que, ce jour-là, les gens de M. Cascabel y perdaient la raison.

Tel est le récit fidèle de ce voyage que l'on peut compter comme l'un des plus surprenants de la collection des *Voyages extraordinaires*. Évidemment, tout cela finit bien !... Et comment pourrait-il en être autrement, puisqu'il s'agit de cette honnête famille Cascabel !

Envoyez vos commandes dès maintenant.

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,
350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES - -
- - SPECULATEURS**

VOUS FEREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251

MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

VIN MARIANI



ADELINA PATTI.

A Monsieur Mariani,

En souvenir de son excellent vin de Coca.

ADELINA PATTI MOLINI.

Depuis au-delà de trente ans, tous les médecins prescrivent le **Vin Mariani**

POUR LE CORPS ET L'ESPRIT.

C'est un vin recommandé dans tous les grands hôpitaux de Paris. Il est nourrissant, fortifiant, et refait le système tout entier. Son goût exquis le rend particulièrement agréable. Chaque essai prouve son efficacité.

C'EST LE MEILLEUR DE TOUTS LES VINS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE,

Sont les seuls agents du Canada pour ce vin, ainsi que pour le champagne "Gold Luck."

28 ET 30 RUE DE L'HOPITAL, - MONTREAL.

THEATRE-ROYAL

Semaine du lundi, le 26 novembre.
Après midi et soir.

Venez rire avec nous. La nouvelle comédie farce

THE TROLLEY SYSTEM

Sous la direction de CHAS. F. CROMWELL,

présentant les fameux **BOB** et **DICK GANELLAS** et leur propres comédiens. Costumes élégants, musique brillante et à grands effets. Idées nouvelles. Merveilleux effets de mécanique. Ne manquez pas de voir le Trolley volant.

Prix—10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m. Semaine suivante: "THE TWO SISTERS."

QUEEN'S - THEATRE

CETTE SEMAINE

THE IDLER

Une pièce de la société moderne.

La semaine prochaine matines le mercredi et le samedi.

Le jeune acteur de talent **WILLIAM MORRIS**

DANS

THE LOST PARADISE . . .

OR —

THE KNOWLTON TROU WORKS

sous la direction de **GUSTAVE FROHMAM.**

Prix : Soir - 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m.; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

Venant : **OUR FLAT.**

SAVON

ZOPORINE
pour les Cheveux

ET LE CUIR CHEVELU

La seule préparation pour enlever les pilicules de la tête et pour rendre la souplesse aux cheveux. Il dégage le cuir chevelu de l'action couassine des sueurs, et leur laisse un parfum agréable et vivifiant.

A VENDRE CHEZ

LECOURS, coin des Rues Craig et St-Denis

DECARIE, coin des Rues Ste-Catherine et St-Denis.

LEONARD, 113 Rue St-Laurent.

CHARRON, 1978 Rue Notre-Dame.

EN GROS CHEZ

LYMAN, KNOX & CO.,

LYMAN, SONS & CO.

Primes du "Samedi"

COUPON

No 1

Numéro du

1er DECEMBRE

1894

5c CHACUN
Bon Cigare Feuille de la Havane
CREME DE LA CREME
"PANATELLA FINA"

4 POUR 25c
Belle Feuille de Havane
CREME DE LA CREME
"CONCHA ESPECIAL"

Ils sont **FAITS à la MAIN** avec le meilleur Tabac choisi de la **HAVANE**

Fumez toujours les meilleurs
Nous avons réduit **NOS PRIX** pour faire face aux Temps Durs.

CREME DE LA CREME

Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.

CIGARES
De n'importe quelle force
Toutes les couleurs

10c NET
"REINA VICTORIA EXTRA"
Crème de la Creme
A même qualité

Déjà tant n'importe quel Cigare importé sur le marché
"LA SONADORA"
Reina Victoria Fior Fina
Jumbadéro
15c CHACUN
Ou 2 pour 25c

Creme de la Creme Cigar Co.

Montreal

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX DU
ENFANTS D^r GODERRE



POUR
GUERISON CERTAINE
 DE TOUTES
 Affections bilieuses,
 Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Montreal, 25 Octobre 1881.

Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1891.

On y trouvera des

FOURRURES

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

LES MANTEAUX, COLERETTES, TOURS DE COU (minons),

MANCHONS,

en seul, mouton de perse, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufacturés par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 octobre 1894

36,967

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.
DE LORIMIER & CODIN
 AVOCATS
 Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,
 TELEPHONE 1937. MONTREAL
 avril 7-95

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
 INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
 107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)
 MONTREAL
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.
 Oct 6-95

JOSEPH BROUSSEAU
 Marchand de Bois de Sciage

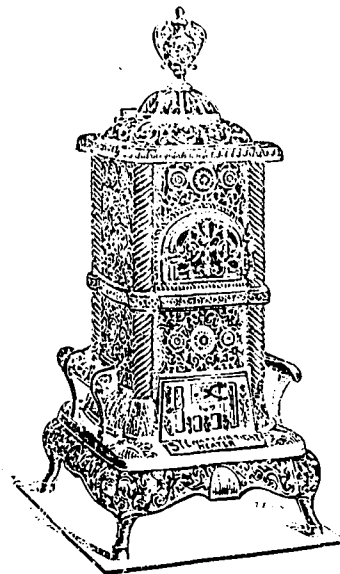
Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Épinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
 Telephone 6166 mai 1-95

N'achetez pas un article inférieur. Le meilleur moyen pour cela, **ACHETEZ** — LES — **ALLUMETTES DE E. B. EDDY.**

21 juil. '95.

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'à ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' ET 'Up to Date'

POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix très bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
 A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
 av 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

VIN DE VIAL
 PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
 Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX
 Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
 J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, Franco.
 ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
 S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU, Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci dessus marqué.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encre, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS
 QUALITÉ SUPÉRIEURE
 Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
 DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE
CHOCOLAT
 du **Planteur**
 COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE
 Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS
 A PARIS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

LA PHARMACIE NATIONALE . . .

Bâtisse du Monument National

RUE ST-LAURENT, MONTREAL, P. Q.



Departement des Prescriptions.

Une profusion de lumières électriques, savamment combinées, font ressortir avec avantage un plafond peint à fresque par notre célèbre artiste canadien, M. Meloche.

Les propriétaires ont eu l'heureuse idée d'ériger une superbe galerie à l'entour de leur établissement où ils ont placés une collection de plantes tropicales et de magnifiques tableaux de grand prix.

Le Département des prescriptions,

qui se trouve en arrière de la pièce principale, est sous la surveillance immédiate et constante de M. Edmond GIROUX, jr, un jeune homme bien connu à Montréal, ex-vice président du Collège de Pharmacie, et ayant 18 ans d'expérience dans la pharmacie. M. Giroux est aussi un des associés de la maison. Les propriétaires n'ont rien épargné pour rendre ce département tout à fait complet. Il contient ce qu'il y a de plus parfait en fait d'appareils et de drogues employés dans la prépara-

UNE pharmacie "fin-de-siècle" vient de s'ouvrir dans la bâtisse du Monument National, qui est sans contredit la plus belle pharmacie du Canada sinon de l'Amérique. C'est toute une surprise et une révélation. Les comptoirs et fixtures sont en chêne frisé, solide, choisi avec soin, travaillés avec un goût exquis et artistique et ornés ici et là de sculptures de maître. En arrière des tablettes sont de jolis miroirs qui font ressortir les nombreux bocaux en verre coupé étalés avec goût et contenant un assortiment complet de médicaments les plus purs et les plus nouveaux, mais à la portée de toutes les bourses. Trois immenses glaces bizautes donnent à tout l'ensemble un coup d'œil vraiment féérique.



Entrepot des marchandises.

tion des prescriptions de Messieurs les médecins.

Laboratoire et Entrepot.

Deux grandes salles occupent tout le sous-sol, c'est là que se fabriquent et s'entassent les différents médicaments et produits pharmaceutiques ainsi que les remèdes patentés appartenant à la maison. Ce département est sous l'habile direction de M. le Dr Frank X. LANGELIER, l'autre associé, un jeune homme bien connu à Montréal, résidant autrefois à Baltimore, Md., et depuis quelques années propriétaire de la "Montreal Chemical Co."

Il ne faut pas oublier de mentionner le

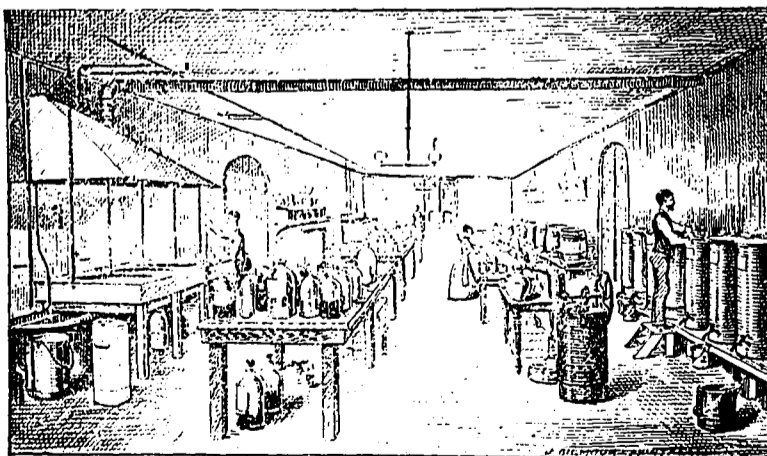
Département des Analyses

qui est sous la direction de M. Edmond GIROUX, jr., et de M. Ed. RANSON, autrefois de Grand Forks, Dakota, qui possède 14 années d'expérience dans l'analyse des substances alimentaires et médicinales et



INTERIEUR DE LA PHARMACIE NATIONALE.

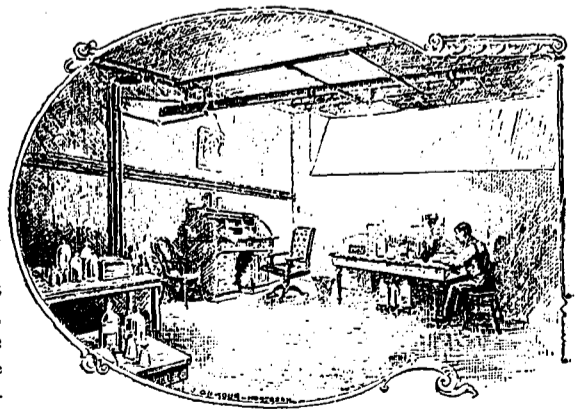
(Vue de la Rue St-Laurent.)



Laboratoire.

dans les recherches bactériologiques. Dans ce laboratoire sont analysés et examinés au microscope toutes les marchandises pour s'assurer de leur pureté et de leur valeur.

Sous l'administration intelligente de ces messieurs et avec leur énergie bien connue et les moyens dont ils disposent, un avenir prospère et une clientèle nombreuse sont assurés à la PHARMACIE NATIONALE. Le



Departement des Analyses.

"SAMEDI" souhaite cordialement à ces messieurs, qui sont des compatriotes, toute la réussite que mérite leur esprit d'entreprise et engage cordialement ses nombreux lecteurs, et surtout ses aimables lectrices, à visiter au plus vite cette pharmacie modèle.